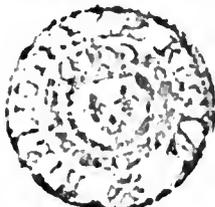


Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

<http://www.archive.org/details/oeuvrespotique00desm>

O E V V R E S
P O È T I Q U E S D E
L O V I S D E S M A S V R E S
T O V R N I S I E N .

Quanto superat discrimine virtus?



A L I O N
P A R I A N D E T O V R N E S
E T G V I L . G A Z E A V .
M . D . L V I I .

Aucc Priuilege du Roy.

PQ
1607
DY A 11
1557
COLL. SPEC.

Extrait du Priuilege du Roy.



*Par grace & priuilege du Roy est permis à M. Louis des Masures Con-
seillier et Secretaire de Monseigneur le Duc de Lorreine, de faire im-
primer à qui bon lui semblera Vn Livre intitulé Oeuures poëti-
ques de Louis des Masures Tournisien. Et faites defenses de
par ledit Seigneur à tous Libraires, Imprimeurs, & personnes quel-
conques, de non imprimer ne faire imprimer, vendre ny distribuer
en ses païs, terres, & Signeuries, ledit Livre susnommé, sans le
Vouloir & consentement dudit des Masures, ou de son Commis,
sur les peines contenues esdites lettres de Priuilege: & ce iusques au
temps & terme de dix ans, commençans du iour & date de ces
presentes, comme plus à plein est contenu esdites Lettres, sur ce don-
nees à Compiègne le 22. de Iuillet. L'an de grace 1567.*

Par le Roy.

Duthier.

Augeuille à des Masures.

*Tu contendois avec le grand Virgile,
Quand en Latin faisois bruire tes vers:
Or' en François ta Muse plus agile
Dessus la Lyre accorde sons diuers.
Cest le plaisir de Pallas aux yeux vers,
Qui rend au temps son labour non fragile.*

*Epitre premierement faite Latine : & depuis
rendue Françoisé, par le mesme
auteur.*

*

A M O N S I G N E V R L E
C A R D I N A L D E
L O R R E I N E.



*C*HARLES, de qui la race en longueur continue,
Du noble sang des Rois tes ayeulz est venue:
la (tel est mon destin, & si fort me presse il)
Le sixieme esté court de mon indigne exil,
Et du Roy indigné: ce pendant mon courage
N'a eu heure de jour ne de nuit sans orage.
Ains du malheur inique une injure obstinee
A tort me serre & suit, par terre confinee,
Par l'incertaine mer, & par les tems diuers
De rude & triste ciel. Si qu'en tout l'univers
Repos à mes erreurs l'enuieux sort ne donne:
Ou la Muse, qui m'est seule compagne bonne,
Et qui scet mes ennuiz, se pose: & puisse là
Aux champs muz de pitié, chanter les maux qu'elle ha.
Si ce n'est (Prince heureux) que ta Lorreine belle,
Ou errant suis venu, les bois, & les champs d'elle,
La riuere sacree, & les costaux bossus
Me retiennent en eux: & facent qu'au dessus
Des rudes tourbillons à la fin venu soye:
Me gardans desormais en repos & en joye.

A 3

Mais

AD CAR. LOTHARINGVM
CARDINALEM AMPLISS.



CAROLE, qui serie longa nomenq; genusq;
Regum alto clarus de sanguine ducis auorum.
Sextus ab indigno profugum (sic fata ferebāt)
Me passim exilio, commoti ob numinis iram,
Annus agit: neq; praesentem aut optata leuauit
Lux animū, aut mēbris nox attulit vlla quietē.
Longa sed immeritum non aequi iniuria casus
Terraq;, incertoq; mari, caeliq; ruinis
Vsq; sequens premit: & toto vix orbe relicta
Erranti latē tribuit fors inuida sedem:
Qua comes, & tāti sola heu mihi Musa laboris
Conscia, sistat humo gressum, ac miserantibus
agris

Mœlta canat facili conceptum voce dolorem.
Ni tua me, qua fessa vagus vestigia fixi,
Austrasia, & lucus frondens, & pingua culta
Detineant, amnisq; sacer, collesq; supini:
Ereptumq; atro pacati turbine seruent.

At tre

Mais d'effroyable horreur un grand cumulte d'armes
Donne creinte à tous lez. & entre ses gendarmes
Mars environné marche, ensanglanté de mortz,
Cruel, au poing le glaive, enrage sur les corps.
De tout exterminer va menaçant grand erre.
Les fortz de comble en fons abat rez pied rez terre.
Ainsi Latone enceinte, en tant d'auesitez
Erra parmi le monde : ayant deux deitez
En son ventre fertile : & meintes partz diuerses
Virent (indigne cas) ses peines & traueses.
Si que la terre toute un lieu lui refusa
Pour lasse reposer : tant qu'elle se posa
En Delos, secourable à son mal trop amer,
Qui instable nageoit parmi la haute mer.
En ce lieu, de trauail surprise la Deesse,
Tandis que ses jumeaux elle enfante en destresse,
Maugré dame Iuno, par les slotz trop seruens
Elle oit Neptune bruire, & traueser les ventz.
L'isle erre au goulfre creux ça & la vagabonde.
Non autrement qu'ainsi, l'orage qui abonde,
De tous maux agité me presse, bat, redouble:
La tourmente autour bruit : & charge l'horreur trouble.
Quelles destruccions, quel dueil de toutes partz,
Quelles mortz & terreurs, quelz durs malheurs espars
N'ay-je vù ce pendant? Car depuis que les Dieux
Porterent tant d'enuie à ces terrestres lieux
Que d'en oter FRANÇOIS, Roy en grace accompli,
Pour le mettre la sus, au ciel d'astres rempli:
France d'effroy subit, à l'accident si dur,
Fut durement troublee : & le troupeau tant pur

A crepido cæci terrent horrore tumultus
Vndiq; & armato stipatus milite Mauors
Cæde madet, furit ense ferox, ac triste minatur
Exitium, summas euertens funditus arces.
Sic grauis immensum multis Latona per orbem
Acta malis; vtero gestans duo numina, duos
Pertulit (infandum) casus: omnisq; negauit
Terra locum, dea defectos vbi poneret artus:
Forte natans alto donec leuis æquore Delos
Errantem accepit. correpta doloribus illa
Dum parit inuita prolem Iunone gemellam,
Neptunum & ventos audit transuersa fremētes.
Insula prærupto circum vaga gurgite fertur.
Haud secus innumeris agitatum erroribus vrget,
Et quatit ingeminans stridentibus acta procellis
Tempestat: ac latè ingens circum ingruit horror.
Quas non interea clades, quos vndiq; luctus,
Terroresq; novos, quæ non ego funera vidi?
Nam primū vt regem, cælo quæ summa locarent
Inuidere Deūm desertis numina terris
Franciscum, tanto stupuit perterrita casu
Gallia: & attonitæ cum vatibus ardua sanctis

Saxa

Des neuf seurs d'Aonie, estonné de l'encombre,
Leurs beaux cheveux espars, avecques un grand nombre
De Poetes sacrez, ensemble sans conduite,
Par champs, bois, & rochers, se getterent en fuite.
Moy, de ces vierges prestre, & qui leurs sacres porte,
Bien que ma conscience en bon droit seure & forte
Sentit son equité: si fuz-je de l'enuie,
Et de l'obstiné sort, exagitant ma vie,
Forcé, sans mon merite, abandonner d'entree
Les Dieux de ma Patrie: & France la contree:
Les doux champs d'Austrasie: & les lieux interditz.
Dont les montz Vogiens à passer m'hardiz:
Et les grans vaux, par ou, souz les roches cornues,
La gent Suisse atteint aux alpes portenues.
Au Geneuois Ligur, aux Hetrusques je vins.
Puis de Parthenopee aborday-je les fins:
Puis Trinacrie apres. ma course en fin finie
Au fleuve blondissant du Tybre d'Ausonie
Fit mes pas arrester. ou tandis que les bois,
Les antres, les costaux, respondent à la voix
De mes plaintes & criz, & les moussuz estangs,
Les plaines, les buissons, les bestes y estans
En leurs creux destournez: quatorze mois entiers
Ne virent l'an deuxieme atteindre en ces quartiers:
Et cette longue espace encores ne valut
A me donner espoir de paix ou de salut.
Ainsi le triste tems de mes douleurs, doubla
Celui auquel Orphee à son chant assembla
Les suyantes forestz: lors que les hautes roches,
Et l'eau Strymonienne ouirent les reproches

Saxa per, Aonides passis errasse feruntur
Crinibus, ignotosq; fugam tenuisse per agros:
Quarum sacra ferens, animo mihi conscius æqui,
At vigili inuidia & fatis agitatus iniquis,
Ipse lares primùm patrios, & gallica liqui
Arua procul: dulcem Austrasiam: sedesq; negatas.
Hinc Vogesi rupes: & qua se vallibus imis
Gens ad nubiferas Heluetia porrigit alpes:
Et Ligurùm cursu populos: & Hetrusca peragrās
Littora: Trinacriamq; : & Partenopeia regna:
Aufonii flauum consedi ad Tybridis amnem.
Hic mihi dum grauibus miscentur sola querelis
Antra, nemus, colles, & musco stagna virenti
Obsita, cumq; feris saltus atq; inuia lustra:
Bis septem exactis alter iam mensibus annus
Incessit: necdum optatæ spes vlla salutis.
Scilicet auxerunt altum geminata dolorem
Tempora, cōtinuo magnum quibus Orphea cātu
Amissæ casum Eurydices, & sæua querentem

Fata

4
Qu'il osa faire aux Dieux, de leur sort mal propice:
Et les dolens regretz pour l'amour d'Euridice.

Ueci, le pere PAVL, à qui triple couronne
Le chef graue & chenu dignement environne,
Vicillart prestre, en qui git la charge & soing total
Du saint temple des Dieux, succombe au sort fatal.
Les freres à l'instant tous s'assemblerent doiq,
Uicuz de riche pourpre, en habillement long.
Tous au sacré pourpris marchans en general
Firent au Pere saint office funeral.

Puis eslurent d'entre eux un Pontife plein d'ans:
Qui du temple celebre, & des flambeaux ardans
A lentour des autelz, soit garde & gouverneur.
L'asseirent au haut siege: & lui firent honneur.
Au saint Senat d'iceux tu es (au plus vray croire)
La meilleure partie: & la premiere gloire.

En pareil IEAN ton oncle, Austrasienne race,
Filz du bon Roy RENE', d'un port de bonne grace,
Naguieres en esclat de pourpre Assyrien
Marchoit au milieu d'eux: ayant, plus beau que rien,
Le chef haut esleué de nature & d'usage:
Et l'honneur apparent aux yeux & au visage.

IEAN, qui durant sa vie, en magnifique arroy,
Fidèle compagnie à FRANÇOIS le grand Roy,
Tant es villes qu'aux champs, en meint palais superbe
Pressa, au pas egal, le paué dur ou l'herbe.

Icelui, quand au temple en hauteur esleué
L'office mortuaire entier fut acheué:
Les saintz flambeaux esteintz: & apres qu'on eut pris
Un nouveau prestre au sort, pour le diuin pourpris.

Fata Deûm, gelidis olim audiuerè sub antris
Aëriæ rupes, & Strymonis vnda vadofì.

Ecce autem triplici fulgens incana corona
Tempora, longæuis diuûm qui templa sacerdos
Incoluit, fato concedit Paulus: & omnes
Vndiq; purpureo velati corpus amictu
Conueniunt fratres. hinc sacra cœtus in æde
Funera diuino celebrat suprema parenti.
Inde sacerdotem, senior qui lumina seruet
Celsa deûm vates, incendatq; ignibus aras
Præficit afsiduum templis: altisq; locatum
Sedibus, immenso chorus admiratur honore.
Quos inter medius proceres, & gloria sancti
Prima nites, & pars incedis magna senatus.

Ipsè quoq; Aufrasia patruus de stirpe, Renati
Filius, Assyrio splendet cui murice vestis,
Sese infert Ianus mediis: alteq; decoram
Cæsariem, & lætos oculis ostentat honores.
Ianus qui quondam, incolumis dū vita manebat,
Per medias Gallorum vrbes, & regia tecta
Se tulit ingenti comitem spectabilis heros
Francisco: fixitq; pari vestigia gressu.
Ille, vbi funeribus summa ad delubra peractis
Extinctæ siluere faces, & sancta Deorum
Sorte nouus ducta datus est ad limina custos,

Impiger

De retourner aux Dieux domestiques entend,
Et tirer au pais : auquel il veut & tend
Me remener ensemble : & que Romme je laisse.
Moy, trop lent & creintif du souci qui me blesse,
N'osant le bon plaisir enfreindre d'un seul point,
Et aux commandemens du tout n'obeir point
De cette magesté, que de fait ne pensee
Onq' à mon escient je n'auois offensee,
Il m'assure & conforte : & promet, par son dire
A moy, homme innocent, du Roy appaiser l'ire.
Car de lui tant humein, à mon retour prospere,
Toute paix & douceur (le priant) il espere.
Ainsi celui present de propos il enhorté,
Qui absent par ses escritz souuent d'humaine sorte
Auoit reconforté, Seigneur tant memorable:
Me daignant bien porter une amour fauorable.

Donques de cœur ardent je me mets à le suiure.
Passons les montz Alpins, ou les ventz à deliure
Singlans, meuent le froid : de neige tout chenuz :
Si auant que de France aux fins sommes venuz,
Ou la Sone paisible à son Rone profond,
Tirant d'un roide cours vers la mer se confond.

Là un message dur & piteux à merueilles
Nous vient soudeinement offenser les oreilles,
Rapportant que par mort en rigueur obstinee
CLAUDE, frere de IEAN, sa vie ha terminee.
Le plus fort, en son tems, des Princes valeureux.
A qui te porta filz d'enfantement heureux
Ta mere, sang royal, ANTOINETTE la sage:
Et tes seurs au cœur noble, & au gentil corsage:

Race

Impiger ad patrios cursu remeare penates
Contendens, alta secum me protinus vrbe
Cunctantem studet ad lætos abducere fines.
Exanimēq; metu, neq; adhuc haud mollibus ausū
Principis illæsi non me submittere iussis
Firmat : & infonti placandam numinis iram
Promittit, certamq; benigno à Rege salutem
Nanq; suis illum precibus, noua munera, pacem,
Quam supplex reduci parat exorare, daturum
Sperat. ita admonitu præsentem hortatur amico,
Quem prius & scriptis absentem lenibus heros
Optimus, & vero solatus amore fuisset.
Immenso hūc ardore ducem sequor, atq; niuofas,
Frigora quas validis agitant aquilonibus, alpes
Emeni, patriæ ventum est vt gentis ad oras.
Qua longè placidus cursu freta lata petenti
Se Rhodano confundit Arar, vestigia læti
Ponimus. hūc grauior confestim nuntius aures
Vulnerat : indigno referens vt funere, Iani
Claudius occiderit frater, fortissimus olim
Herôum : cui te genitrix Antonia, Regum
Sanguis, & antiqua ductas à stirpe sorores,

Totq;

Race antique sur tout : puis tant de freres tiens:
Desquelz qu'ay-je à conter, entre tous les Chrestiens,
L'honneur & les hauts faits pleins d'horrible terreur?

Les esquadrons rengez en bataille ont horreur
Des deux vaillans FRANÇOIS, deux foudres de la guerre:
L'un dressant le combat aspre & cruel par terre:
Soit que chef à cheual il se rue à trauers
Le furieux effort des ennemis diuers:

Soit qu'en marchant à pied l'aduersaire il assaille.

L'autre, par le milieu de la mer, en bataille
Meine la flotte armee : & fend des esperons
D'airein massif, les flots, à tire d'auirons.

Le cler signal de guerre apparoit se sleuant
A la haute poitrine : & reluit au deuant:
Le paternel honneur sied en l'insigne face.

La sainte pieté, qui vil malheur efface,
Estieue sur les cieux LOVIS, qui l'ire dure
Des celestes appaise à sa priere pure:

Et d'humble sacrifice offre (vœu immortel)
Le meritoire honneur, qu'il allume à l'autel.

CLAUDE le nom du pere & le courage porte.

Qui à sa main hardie, en bataille aspre & forte,
Assillant de ferueur la Germanique gent,
Se montroit à charger furieux & urgent.

Chef illustre, à cheual menoit il une bande.

Et faisoit, entre tous, une occision grande

De ses fiers ennemis, rudement combattant.

Si les alloit à tas, l'un sur l'autre, abattant.

Ucci, du haut du mont, ou le bois fort & sombre
L'embuscade couuroit au sons de l'espesse ombre,

D'imp

Totq; tuos enixa tulit, sua pignora, fratres.
Quorum quid memorē laudes, & fortia facta?
Instructæ horrescunt acies duo fulmina belli
Franciscos: hunc terrestri fera Marte gerentē
Prælia, seu dux acer equis in sæua furentum
Arma ruit, pedes aduersum seu fertur in hostē.
Aeratas illum rigida in certamina classes
Per medium, remis stridentibus, equor agentē:
Præclarum aduerso fulget cui pectore belli
Insigne: egregioq; nitet decus ore paternum.
 Sublimem pietas Ludouicum insignis ad
 astra

Tollit: qui pura, Diuūm, prece numina placat:
Et supplex meritos aris incendit honores.
 Magnanimi nomen referens animosq; pa-
 rentis

Claudius, hîc, vbi cum duris horrenda Sueuis
Feruidus audaci committit prælia dextra,
Cæde furens, equitū medio dux agmine fertur
Obuius, ac sternit densos acerrimus hostes.
Ecce autem è summo deuexi vertice montis,
Qua nemus insidias vmbra occultabat opaca,
Sese

D'impetuosité violente & subite
La gent barbare armee à bas se precipite.
Comble tout le pais d'hommes & de cheuaux,
Comme souuent auial les plaines & les vaux
Un corrent escumeux descend de la montaigne:
Et rauissant, debat l'honneur de la campagne,
Lors que le vent austral ha la neige fondue,
Qui gisoit au sommet haute & large espanse.
Par le roc tire un bruit fremissant, l'eau qui tombe.
La vertu viue (helas) au dol malin succombe.
La troupe, ça & là, des François cheualiers,
Par champs, & montz, & vaux, & buissons, & halliers,
Pour le nombre infini, qui charge à force toute,
En armes est rompue : & tire à vau de route.
Le vaillant conducteur, exemple de vertu,
Sur le sanglant amas de ses gens abbatu
Au combat inegal, nauré à dur meschef,
La face en playe & poudre, & en sang tout le chef.
Rend la despouille exquisite au cruel aduersaire.
Et captif est mené, par force necessaire,
Aux terres de Scythie estranges & lointaines,
O trop indigne sort des vaillans Capiteines.
O fiere cruauté de la mort qui par eux
Ha la terre baignee en sang si genereux.
Ainsi les Fabiens, qui souz fortune amere
Combattirent au lac rauissant de Cremere,
Sur beaucoup de milliers chargeans de force brusque,
Et par terre espendans planté de sang Hetrusque,
Moururent, accablez de l'effort de Tyrhene.
Mais point ne git comme eux leur renom souz l'arene:

B

Ains

Sese armata procul gens inipete barbara vasto
Præcipitat: totos & equis & milite campos
Complentes latè. veluti quū spumeus omnem
Sternit agrum, & rapido defertur flumine
torrens,

Nix vbi se, quàm multa iugum tegit omne, re-
soluit

Viستا Noto: sonitumque ciet per saxa fre-
mentem.

Heu inuicta doli premitur molimine virtus.
Gallica per dumos acies, perq; arua, ruentum
Ingenti numero, & circum obruta funditur
armis.

Ipsè super comitū, non æquo Marte, cruentam
Proiectus stragem, sæuo dux vulnere corpus
Saucius, ora lacer, fœdatus sanguine crinem,
Vi procul (horrendū) rapitur: captiuus & hosti
Dat spolia: ac Scythiæ immanes aufertur ad
oras.

O inuisa ducum clades, ô dira madentem
Mors adeò maculans generoso sanguine terrā.
Sic Fabii quondam Cremeræ diffusa rapacis
Ad vada pugnantes, multisq; in millibus acri
Durum inuadentes belli certamine Martem,
Tyrrhena cecidere manu: sed fama per æuum
Durat:

*Ains demeure eternal: & maugré la mort dure,
La gloire qui les suit immortellement dure.*

*RENE' de mesmes race, au cœur franc & entier:
Du nom de son ayeul paternel heritier:
Estant de l'aage encor à la fleur jeune attendre:
Et n'ayant le menton poingnant de barbe tendre:
Se rue inessroyable au combat perilleux.
Ha combien de pur sang (si son cœur merueilleux
A viure continue) aura il loy d'espandre,
Vengeant de ses amis la perte & dur esclandre,
Et au fil acéré de son glaiue inhumein
La dolente prison de son frere germein?*

*Passer tes gentes seurs souz silence orendroit
le ne doy, ny le veux: dont le loz, à bon droit,
S'extolle sur les cieux, par haute renommee.*

*Par mort non meure fut LOVISB consommee
(Tel fut le sort inique) en sa prime saison,
A qui le nom donna de Chimai la maison:
Mais au monde l'honneur eternal en demeure.
Et la sainte vertu, sans que point elle meure,
De pure chasteté, sa belle ame decore:
Et l'ombre enseuelie au tombeau suit encore.*

*La veille à l'autel font les autres debonnaies.
Et aux Dieux vont chantant les sacres ordinaires.
Leurs saintz vœuz pleins d'ardeur touchent au ciel luisant.
La grace est au visage, & l'honneur mieux duisant.
Au fons du cœur reside & se garde sans feinte
L'amour de vertu belle, & virginité sainte.*

Toy MARIE, regnante au pais marinier,

Durat : & inuita stat gloria morte superstes.

Nec minus & qui ipsa de stirpe Renatus auiti
Nominis est hæres : primo vix flore iuuentæ,
Nec dubia signatus adhuc lanugine malas,
Se procul in medium fert imperterritus agmen.
O quantum, superet iuueni modò vita Renato,
Sanguinis effundet, pubis cædem vltus acerbam
Amiffæ, & ferro captiuum vindice fratrem?

Hïc ego nec merita quas tollit laude sorores
Fama vigil, fileam. Ludouicæ (vt dura tulit fors)
Florentem rapuit mors immatura iuuentam:
Cui domus antiquum dederat Cimeia nomen.
Aeternum sedenim toto clarissimus orbe
Viuit honos : & quem decuit seruare pudorem,
Nunc ipsa sequitur manes in morte sepultos.

Stant aris aliæ vigiles : & numina circum
Sacra canunt : onerantq; ardentibus æthera votis.
Plurimus his nitet ore decor : virtutis & alto
Corde pium seruant, & virginittatis amorem.

Te Maria, extremo penitus Regina repostæ
Oceano

4
Sur le grand peuple, assis en l'Ocean dernier,
Royne puissante & noble : au grand honneur de toy,
Tant humble que je puis, ton nom je ramentoy.
De qui Tethys ha eu grand' merueille souuent:
Te voyant par les flotz conduire à vau le vent
Ta grosse flotte armee : en armes valeureuse.
Qui possedes la mer plus tiede & chaleureuse
Du Soleil qui decline : ou trop elle recule
Les ijcs du Ponent, & la derniere Thule.
Là par prudent sauoir tu regiz à cette heure
Ton peuple plus heureux en paix tranquille & seure:
De ta M A R I E en heur les noces attendant,
Qui unique te reste : & de qui ce pendant
Iuno Saturnienne ha le souci, à fin
De l'unir à F R A N Ç O I S, le beau jeune Dauphin.
Si allume desia les flambeaux hymenee.

O C H A R L E S, tous ces cas d'heureuse destinee
Donnent confort au dueil qui t'est venu toucher,
Pour l'inhumeine mort de ton pere tant cher.
Duquel I E A N, entendant le trespas si soudain,
Estonné en l'esprit eut sa vie à dessein.
Durement gemit il. & en espace brieue
Les os lui consumma la douleur aspre & griue.
Le vigilant ennui lui troubla la poitrine.
En fin, au despouruu, la mort ou tout encline
Le saisit, sur le point de son dernier soupir.
Et ses membres mattez à coup vint assoupir.
Les Muses, à pleurer, de tristes larmes d'œil
Emplirent leurs beaux seins. France au gré de son dueil
Toute s'abandonna. Si gemit Ausonie.

Oceano gentis, magno summissus honore
Cōmemoro. quam sæpe altum mirata per æquor
Ducentem Tethys acies, armisq; potentem.
Cui freta deuexo iam sole tepentia latè,
Oræ cui dulces regnantur, & vltima Thule,
Et modò secura gentes in pace quietas
Illa regit: natæ, superat quæ sola parenti,
Connubia expectans: iuuenem cui læta iugali
Delphinum sociare parat Saturnia vinclo.
Iamq; faces incendit hymen. His Carole fatis
Amisisti mortem solare parentis iniquam.
Quem simul ac diro sublatum funere Ianus
Audiit, attonitus casu, lucemq; perosus
Ingemuit. grauis ossa dolor labefacta peredit.
Altaq; turbarunt insomnes pectora curæ.
Protinus improuisa ruenis, extrema gementem
Deiicit, exanimesq; viri mors occupat artus.
At chorus Aonidum flentes, heu flumine passos
Impleuere sinus. indulfit mœsta dolori

Gallia,

Et ses neuvez touchez de douleur infinie.

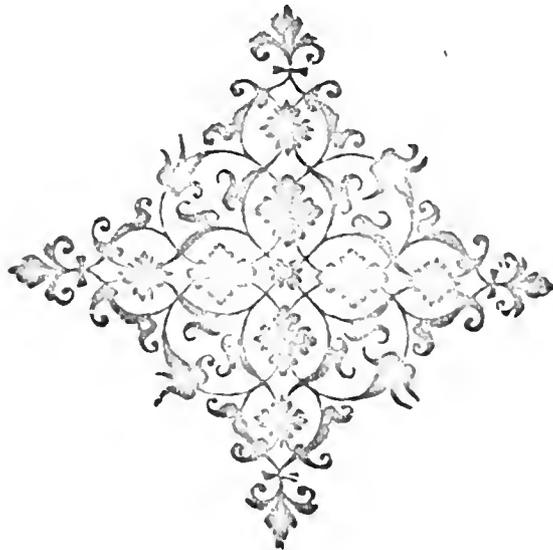
Moy (lus) de mon salut, en si urgent affaire
Perdant le directeur, qu'auoy-je plus à faire?
Ou pouuooy-je tirer en si dur desarrooy,
A qui n'estoit encor' appaisé le bon Roy?
Quelle estoit lors en moy l'attente de fortune?
Errant par monts & bois d'une fuite importune
Insensé accusay les hommes & les Dieux.
Et de plaintes j'esmuz toute chose en tous lieux.
En ce point (misérable) aborday-je Austrasie.
Ou je viz: & y voy la terre entour saisie
Des armes, & du bruit des trompettes d'airein,
Et des monceaux de mors qui gisent au serein.
Mais l'espoir d'une paix tranquile me promet
Que Mars se retirant deposera l'armet.
Desperer par ton bien cette saison paisible,
Et de viure en ce lieu par toy me soit loisible
Prelat plein de bonté: qui ne suis diuertí
A suyure des Signeurs l'un ne l'autre parti.
Fay (de grace) qu'en fin ma pensee innocente
Le Roy au cœur benin, renconcilié sente.
Pour lequel en tout tems je me suis entremis
A combattre, & marcher contre ses ennemis.
Et à meilleure fin, ce que la paix ordonne
L'ay fait, de volonté seure, loyale, & bonne.
Sans qu'à diuerses partz jamais j'aye eu recours:
Soit qu'en armes fut Mars, soit que paix ust son cours.
Le ciel juste vengeur me soit or' attesté,
Les astres, & les Dieux, qu'onques sa magesté
N'offensay tant soit peu. Le cœur ha diligent

D'aymer

Gallia, & Aufoniæ gentes, clariq; nepotes.

Hic miser amisso certæ ductore salutis
Quid facerem? quo me, nondū mihi Rege timēti
Pacato, ferrem? aut quæ me fortuna maneret:
Montibus & syluis errans, hominesq;, Deosq;
Incusavi amens: & questibus omnia latè
Commoui. sic Austrasia tellure potitus,
Arma inter, sonitusq; tubarum, & stragis aceruos
Vitam ago. Sed iuncti quæ spes est fœderis olim
Cessurum posita promittit casside Martem.
Hanc sperare tuo liceat mihi munere pacem
Infanti. Sit fas hîc viuere neutra sequuto
Arma Ducū: & Regis placatā agnoscere mentē.
Cuius & assiduus castris ego miles in hostes
Arma tuli: & melius festa quæ pace geruntur,
Quantum opus est, animo seruari cuncta fidei.
Nec me diuersis addictum partibus vllæ
Senserunt gentes: acer seu prælia Mauors
Miscuit, optatam seu pax dedit ordine sortem.
Cœlum ipsum, vltioresq; Deos, & sydera testor
Haud vnquã admissio læsum mihi crimine Regē.
Gallicus

1
D'aymer son sang François la Dieruienne gent:
Qui ne fut onques tant infidèle ou légère
Que de flechir, & suiure une armée estrangere:
Ou par hostilité se mettre souz enseigne
Qui contre un camp François se montra en campagne.
Ains portant de son Roy l'éscharpe & la croix blanche,
Ha fait preuve de soy, d'une affection franche.
Parquoy je te suppli, si quelque amour te meine
D'aucune piété sentant douceur humaine,
Preste moy ta faueur: si que les maux souffertz,
Que le cruel destin sans nombre m'a offertz,
Preennent fin desormais: & je puisse poursuiure
En repos (Dieu aydant) ce qui me reste à viure.



Gallicus æterno gaudet gens Neruia sanguis
Fœdere: nec partes alias, aut extera castra,
Signa'ue quæ signis gallorum aduersa minantur
Sustinuit malefida sequi. sed regia gestans
Arma, fero validas ostendit pectore vires.
Quòd te, si quis amor veræ pietatis, amicam
Oro imploranti fer opem. vt quæ vita labores
Acta per innumeros, æquo iam numine partam,
Quod superest æui, peragat secura quietem.



3

A Monſieur l'Eueſque &
CONTE DE TOVL, PRIN-
ce du ſaint Empire, Meſſire
Touſſain de Hocedy.

*
Ode priſe en partie ſur celle d'Horace,
Otium Diuos.

IL N'Y ha gent en l'uniuers,
Homme n'y ha, tant ſoit diuers,
Qui le repos n'eſtime & priſe:
Qui n'ayme en eſté les bois verts,
Les montz, les plains de fruits couuerts,
Et voir en yuer l'onde priſe
De glace griſe.

Le marchant au goulfre total
Deſtre en repos à ſon eſtal
Dieu requiert de tout ſon courage,
Quand à bize le vent auſtral,
Ou quand au ſyroc le meſtral,
Contraires, d'une horrible rage
Meuent l'orage.

Les Thraciens durs & puiſſans,
En fureur les forts renueſans,
Cherchent repos en tems de guerre.
Repos deſirent les Perſans
Et les Medois aux traits perceans:
Que ne peut tout l'or de la terre

Payer n'acquerre.

*Car les tresors ne chassent pas
Le soing calonnant pas à pas,
Et rongent au fons les pensees.
Lequel sans ordre ne compas
Vole, & menace de trespas
Les maisons en l'air balancees
Et auancees.*

*Cil en terre est le plus heureux,
Qui se tient riche & plantureux
Du sort, tel que le ciel lui donne:
Qui n'ard, d'amasser desireux,
Et qui ne s'esueille, paoureux
Au bruit de l'alarme qui sonne,
Dont il frissonne.*

*Qu'est ce qu'en ce brief siecle ci
Nous gettons loing notre souci?
Que cherchons nous pais qui sente
Un autre Soleil esclairci?
Est il, qui de sa terre aussi
S'absentant, par estrange sente
De soy s'absente?*

*Le soing qui de pres serre & cuic
Monte sur mer, & jour & nuit
Tourmente aux champs meint exercite:
Plus que le cerf leger & duit,
Plus que le vent agile suit,
Qui trop les nues solicite,
Chasse & excite.*

*Qui d'aise or jouit à desir,
Sage n'est s'il rompt son plaisir,*

Et du futur se desesperer.
 Si dueil amer le vient saisir,
 Sache à propos joye choisir.
 Au monde n'est rien qui appere
 Du tout prospere.

Le bien parfait que l'homme attend,
 Est ou la vertu seule tend,
 Viuante encor apres la vie.
 Tel viure à plus d'heur ne pretend,
 Et l'esprit à l'heure content
 Contemne fortune asseruie,
 Dueil, & enuie.

Esperant cette seure paix
 Tu vois parmi l'herbage espais
 Ton cher troupeau besler & paître.
 De saine pasture le paiz
 Digne pasteur, & si le saiz
 Estre en repos, s'il y peut estre,
 Au trait champestre.

Mais le sort à tout destiné:
 L'effort du malheur obstiné:
 Les loups rauissans sur la terre:
 Le ciel contre nous indigné:
 Notre cours en dueil confiné:
 L'air pestilent: l'horrible guerre:
 Nous suit & serre.

Mars furieux & inhumain
 De forte & violente main
 Le fer trenchant & cruel baigne
 Au sang Gaulois, Hongre, & Germain.
 Le Breton combat au Rommein.

Et bruient par cette campagne
France & Espagne.

Par tout le gendarme estrange
De mort, d'horreur, creinte, & danger,
Emplit champ, bois, pré, sente, & rue,
A force forte d'enrager
Sur parc, sur troupeau, sur berger,
Sur laboureurs, beuf, & charrue
Se gette & rue.

Comme quand aux vents chauts & forts
Sur les monts fond la neige, & lors
Du torrent aual vont les ondes.
Les eaux des puissans fleuves tors
Rompent torsis, riués, & bords:
Et forçans obstacles & bondes
Vont furibondes.

Tout raiit la grand' fureur d'eaux,
Les fruits, les blez ja meurs & beaux,
Le labour de toute l'année,
Les parcs, les hardes, les troupeaux,
Sans respit, sans temps, sans apeaux:
Toute chose à tel malheur nee
Est condannée.

Mortes sont les viues couleurs.
Par tout lamentables douleurs.
Les jours, les matins, les vesprees,
Les champs, les forests sont en pleurs.
De riches & diuerses fleurs
Ne sont à cet heure les prées
Plus diaprees.

Mais de fortune & sa ranqueur



Ta prudence te rend veingueur,
 Ensemble ta foy seure & ferme.
 Le doux qui tempere ton cœur
 Adoucit l'amer liqueur,
 Sous l'esperoir qui de maux un terme
 Montre & afferme.

Après le bruineux yuer
 Vient le beau printemps arriuer:
 L'aube claire suit la nuit sombre.
 Le soleil venant s'esleuer,
 Pour l'ennui de son œil priuer
 Des nues qui lui font encombre
 Escarte l'ombre.

Aussi le peuple à toy commis,
 Attendant le beau jour promis
 Du repos, vit en esperance.
 Porte les travaux ennemis.
 Car en Dieu sa fiance ha mis,
 Qui seul nous est en tolerance
 Roc d'assurance.

C'est lui qui en ce dur effort
 Est ton seul refuge & confort.
 Et à bon droit, car chacun pole
 Prenant fin à son terme & sort,
 L'eternel est regnant & fort.
 Et dure à jamais sa parole
 Qui te console.

A Blaise d'Eueron.

Ma muse connoit sa faute.
 Et sçet quelle n'atteint pas

*Al louenge qui soit haute,
Estant son merite bas.*

*Touresfois sa gloire escrite
De ta biendisante plume,
Plus fort l'incite & allume
Au desir d'un tel merite.*

Et la science profonde

*Qui te rend luge certain,
Fait que plus auant je sonde
Les raisons du pris hautein:*

*Bien que lamitié durable
Qui en ton cœur vultur naitre,
En ma cause te face estre
Moins juste que fauorable.*

Est il, qui entre les hommes

*Prenne à dessein rigoureux
Sa gloire, vü que nous sommes
De nous mesmes amoureux?*

*Est il aucun qui n'embrasse
Une amour entiere & bonne
Qui de cœur à l'ami donne
Loz, honneur, faueur, & grace?*

Y ha il ban, syrce, ou roque,

*De sentement endormi
Tant, que d'un vueil reciproque
N'ayme & prise un tel am i?*

*Certes la foy fraternelle i
D'entre nous, maugré l'Enue,
Si mes vers durent en vie
Sera par eux eternelle.*

Donq icelle, & ta doctrine,

L'amour de nous qui nous poingt,
 Le feu qui ard ma poitrine
 D'un haut pris atteindre au poinct:

Et ta Clio elegante,
 Font que volontiers je croye
 Çe que ta faueur m'ottroye,
 Sans gloire trop arrogante.

Puis l'usance familiere,
 En quoy tousjours toy & moy,
 Par esprouue singuliere
 L'un de l'autre ha vù la foy:

Ne permet qu'à toy je taise
 Ma joye, ou ma maladie:
 Et qu'au cler je ne te die
 Çe que j'ay d'ennui ou d'aise.

O combien de fois la France
 En plaisir, soir & matin,
 Quantefois en grand' souffrance
 Le beau Tybre Laurentin:

Et autres contrees meintes,
 Nous ont vù conter noz joyes,
 Ou bien errant par leurs voyes
 Conferer noz dures plaintes?

Ores la belle Austrasie
 Nous tient en meilleure paix,
 Viuans à la fantasie
 Des Muses, au bois espais.

Joye y soit longue & entiere:
 Sans que les perils enormes,
 Et noz fortunes conformes
 De ducil nous causent matiere.

Soit de Mezelle & de Mœuse
 Notre haut chanter senti.
 Auquel la riue fameuse
 Du Tybre, ha bien retenti:
 Desor' en France la belle
 Viue notre ame innocente:
 Et doubler son plaisir sente
 En l'amiable sein d'elle.
 Ton adresse y est tournee,
 Pour y recreer tes yeux,
 A voir sa cote bornee
 De l'Ocean spacieux:
 T'y suiure encores j'espere,
 En compagnie & concurde:
 Puis qu'ainsi le Roy l'accorde,
 Et mon destin plus prospere.
 Ce pendant pour moy salue
 Le pais, cher Eueron,
 Les bords de mousse velue,
 Et les Nymphes d'environ:
 Les autres creux, les fontaines,
 Les prez, les ruisseaux qui suient,
 Les bois, les torrents qui bruient
 Tombans des roches hauteines.
 Et ceux que Phebus assemble
 En l'union qui nous joint.
 Reçoy de ma muse ensemble
 Ces vers que j'entonne, au point
 De l'Aurore couloree,
 Voyant au son de ma lire
 Les Syluans sauter & rire,
 D'un bois assis à l'oree.

A Maurice Sceue Lyonnois.

Iuppiter seul souueraine puissance.

Du bien & mal garde le souuenir.

Et comme il ha du passé connoissance,

Ainsi voit il le sort de l'auenir.

Et bien que de ses mains

Ayent receu les humeins

Les dons à tant de sommes:

Que du ciel etheré

Le cours consideré

Soit entendu aux hommes.

Bien que son sang eternal Uranie

Leur ayt montré comment de l'uniuers

L'ordre en son tour se conduit & manie,

Et tant de cas en lui grans & diuers:

Du Soleil les cheuaux:

Ses annuels travaux

A temperer la terre:

Et que lon entende or

La Lune au cercle d'or

Qui luit, & qui tant erre.

De l'Orion l'absconser & la source,

Des sept Trions que ne baigne Tethys,

De l'ardant chien, de la froide & lente ourse,

De Bootes & ses cheuaux retifs:

D'ou fut premier issant

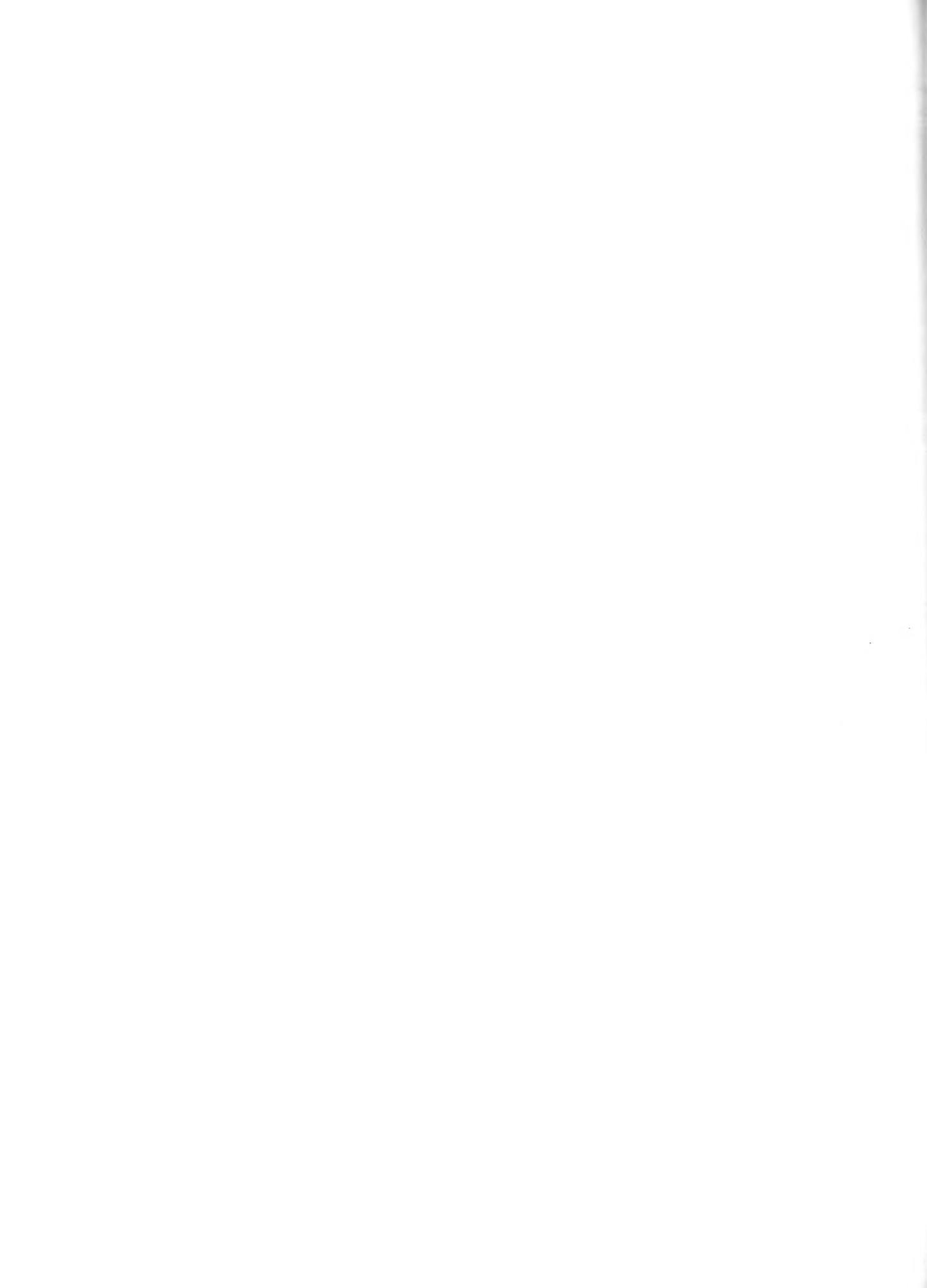
Le gendre florissant

De tant d'hommes qui naissent:

Des aërez oiseaux:

Des poissons par les eaux:

Et



Et des bestes qui paissent.

*Bien que de tant & de tant d'autres choses
L'homme ayt atteint à la science auoir,
Plus, sans no nbrer, de causes à nous closes
S'est reserué le souuerain saouir:*

Au vray limiter veut

*Le pere qui tout peut
L'humeine connoissance:
Autant pour notre bien,
Comme pour n'estre rien
Egal à sa puissance.*

Outrepasser la trace limitée

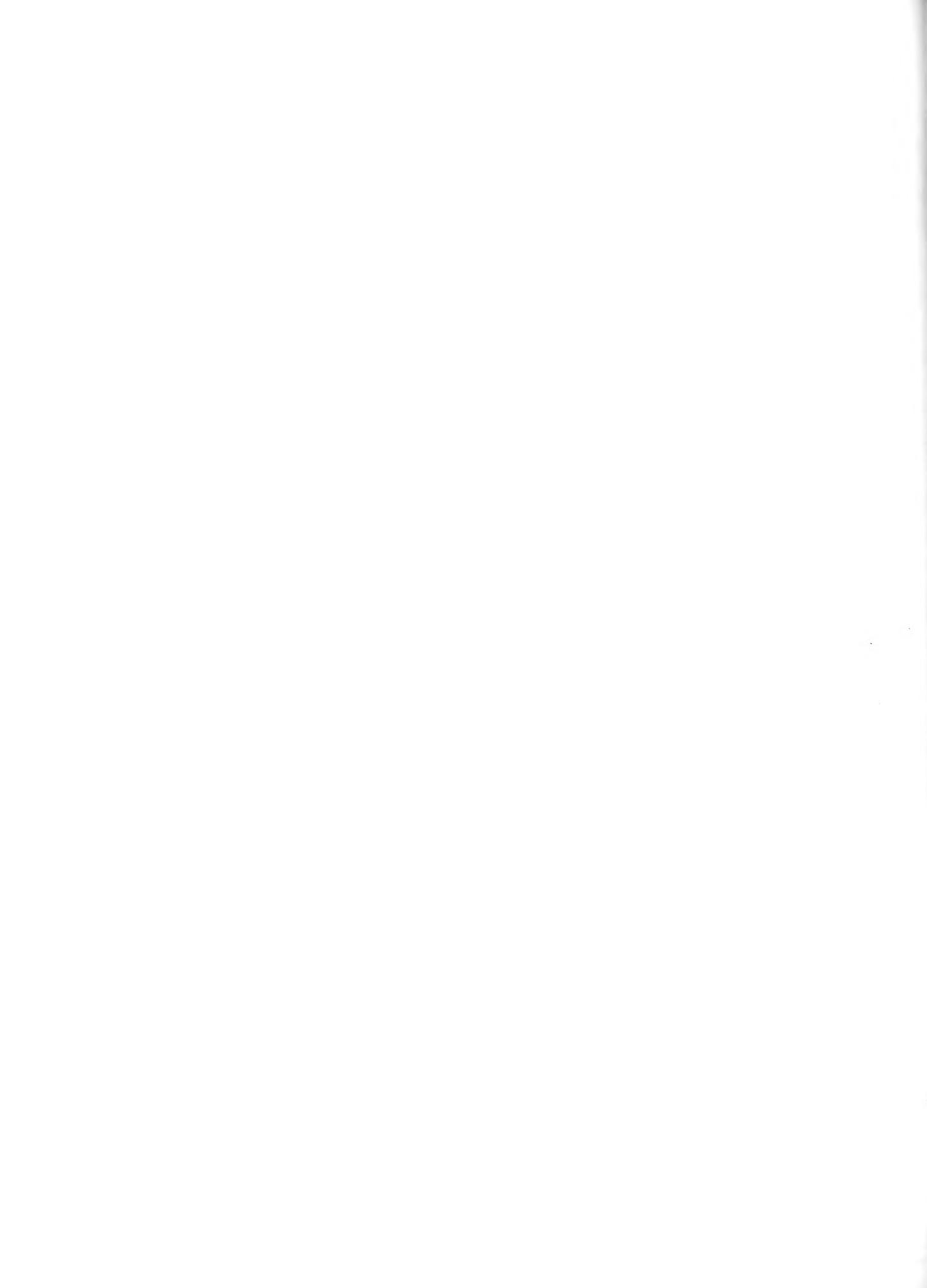
*Nuit à l'auteur, & des Dieux le mespris.
Dont renaissant à son mal Promethee,
Et ceux que Terre ha dedens soy repris:*

*Phlegias, Ixion,
L'horreur, l'affliccion
De meint autre complice,
Sont preuues & tesmoins.
Le crime n'a rien moins
Que l'immortel supplice.*

Jamais le vice à la hauteur celeste

*Par son malheur, d'atteindre pouuoir n'a:
Mais la vertu, par un sentier moleste,
Tire à celui qui son cœur gouuerna:*

*La vertu, que l'honneur
Contendante à son heur
Par dangers accompagne,
Par peines quiert soulas,
De la sage Pallas
Et des Muses compagne.*



Et bien qu'au ciel aspire son courage
 Par un passage au vice deffendu,
 Si n'a elle oncq d'une effrenee rage
 A Iuppiter s'opposer pretendu.

Tel sentier non battu
 Suit la viue vertu:
 Dont le port & subside
 Par meints rochers bossus
 Mena jadis là sus
 Romule, Enee, Alcide.

C'est le chemin (Seue) par ou Vergile
 Passant en l'air, de terre s'estleua.
 Par icelui, d'ale prompte & agile
 Son nom qui bruit encores vole & va.

En ce treis le premier,
 Par art non coutumier,
 De diuine harmonie
 Accordant ses douceurs,
 Amena les neuf seurs
 Du sommet d'Annie.

Quintil, Horace, en si estroite sente,
 Et Mecenas eut il d'amour uniz.
 La vertu seule aymant vie innocente
 Rend les vouloirs d'egalité muniz.

L'amitié qui bonne est
 D'elle s'engendre & naist,
 Et d'estude conforme,
 Pardurable entre amis,
 Qui n'ont le cœur soumis
 A cas vil ou enorme.

Et sans qu'ici à voir en r'amusés

Ceux qui Apollo d'œil benin daigna voir,
 Pour ne nombrer les fauoriz des Muses
 Tant renommez de merite & sauoir,
 Cœur & vouloir pareil
 Fit dresser l'appareil
 Des conquestes plus hautes,
 Quand pour passer la mer
 Entreprindrent s'armer
 Les nobles Argonautes.

Cette vertu, & notre conuenance
 Au saint troupeau de Pinde reuerer,
 Du haut honneur l'ardante souuenance,
 Et d'un renom qui vise, l'esperer:
 Ces choses que je di
 M'ont le cœur enhardi:
 Si qu'en cette fiance
 Le tems je ne creins point.
 Ensemble à toy m'ont joint
 D'eternelle alliance.

Joint est à nous par cette union ferme
 Au mesme nom, notre tant cher Bailli,
 Sang d'Austrasie : à qui des jours le terme
 Plus tost sera que sa gloire, failli.
 Et de tant plus à moy
 Est chere cette foy.
 Que sans espoir n'attente
 S'est venu entre nous
 Lacer ce lien doux
 Qui nous tient & contente.
 Certainement du futur l'ignorance
 Dieu ha voulu aux hommes conuenir,

Pour eſtre en lui ſans fin notre eſperance:
 Et pour le bien, quand il peut aduenir,
 Sentir en nous recent:
 Comme doux on le ſent
 S'il aduient d'auenture:
 Et pour inceſſamment
 N'endurer le tourment
 De la peine future.

A Ioachin du Bellay Ang.

O R FAY-IE bien certaine eſpreuue
 De ce qui ſe dit en tous lieux:
 Que plaifir entier ne ſe treuue
 Sous ce tant large entour des cieux
 Ains que mort ayt fermé noz yeux,
 Et de Styx ſoit paſſé le fleuue,
 Pour ſeure joye eſtre choizie
 Au plain du plaiſant Elyſie.
 Soudein les meilleurs traits de l'aage
 Paſſent les premiers aux humeins.
 Le temps trop leger & volage
 Prend les jours, les nuitz, les demeins.
 Lors vieilleſſe aux tremblantes mains,
 Au teint palle, au cheuü pelage,
 Rendre ſe vient triſte aſſerui.
 Et tire à la fin de la vie.
 France fertile, ſainte, & belle,
 Ma tendre jeuneſſe eſleua.
 Qui floriffant au milieu d'elle,
 Sa douceur humaine eſprouua.
 Et au cours du tems qui ſen va

Sentir

Sentit meinte faueur nouvelle,
 Par grace & joye entretenue
 D'un trait de longueur continue.
 C'estoit quand au chef la couronne
 FRANÇOIS le magnanime Roy,
 Orné du beau lis qui fleuronne
 Marchoit en trionfal arroy.
 Dont sans cesse au leger charroy
 D'un tour qui la terre environne
 Vole, & porte la renommee
 Sa gloire en valeur consommee.
 Durant cette saison sereine,
 O prince qui au ciel reçois
 L'honneur immortel de Lorreine
 En haut degré tu mançois.
 Lui mesmes le grand Roy François,
 D'une humanité souueraine,
 Daignoit bien quelquefois eslire
 Plaisir au fredons de ma lyre.
 Et lors, comme encores m'agree
 Telle amour plus qu'autre soulas,
 L'adorois la troupe sacree
 Des neuf seurs, Phebus, & Pallas.
 Et de tant d'amis, dont (helas)
 L'accointer plus ne me recree:
 Accirans à leurs voix hauteines
 Les bois, les rochers, les fonteines.
 O quantesfois pres des riuages
 De Loire, ou de Seine, ou du Loir,
 Les Pans & les Faunes sauvages
 Ont mis du tout à nonchaloir

Le souuenir de se douloir
 Des Nymphes aux rudes courages,
 Pour escouter la chalemie
 De Merlin chantant de samie.

Souuent les erreurs ennuyantes
 Me chantoit il, & les desdains
 Des amours plus leger fuyantes
 Que les vents, les cerfs, ne les dains.
 Puis touchoit leurs retours soudeins
 Au son de ses cordes bruiantes,
 Arrestant les sens & les ames
 Sur l'inconstante foy des Dames.

Armes, amours, plaisirs, & plaintes,
 Terres, mers, chateaux, & palais,
 Herberay lisant des fois meintes
 Me souloit conter à relais.

Puis me desguisoit Rabelais
 Le vray, de ses plaisantes feintes.
 Qui de Gargantua recite
 Le sens, la force, & l'exercite.

Les erreurs & dangers d'Ulisse
 Discouroit le bon Pelletier.
 Ou traitoit par ordre & police
 Des terres l'art & le mestier.
 Soit de tout aitre au monde entier
 Le nom mort, & senseuelisse,
 Qui osant toucher à tel ceuvre
 Sa lourde ignorance descouure.

Mon Salel maintenant aux ombres
 Chante la guerre d'Iliou.
 Et d'ames il voit à ses nombres

Volleter plus d'un milion.
 Autant qu'au val sous Pelion,
 Ou sous Othris par les bous sombres,
 Il chet de sueilles en Autonne,
 Quand au sons le Mestral sentonne.
 En telle espaisseur volent elles
 Comme on voit l'amas des oiseaux,
 Qui s'essayent à tire d'esles
 Parmi les cannes & roseaux:
 Pour outre la mer & les eaux
 Passer aux regions nouvelles:
 Quand l'air de saisons rigoureuses
 Les chasse aux terres chaleureuses.
 Avec lui Marot debonnaire,
 Deux flambeaux luisans de Querci,
 Ont d'une lumiere ordinaire
 Le nom du pais esclarci.
 L'un d'eux errant à la merci
 De fortune dure & contraire,
 Ne desirant meilleur augure
 N'enuoya peinte sa figure.
 Ce pourtrait me le rememore
 A l'œil vis, & au col marbrin:
 Qui en declinant sur le more
 Ha le teint cler, & brun le crim.
 Qu'ay-je à ramentenir Macrin
 Sous un Cypres ou Sicomore,
 Pleurant Gelonis, dont la vie
 Par amere mort est rachie?
 Tel jadis le dolent Orphee,
 De Strimon getté sur le bord,

Pleuroit d'Euridice la see
 La seconde perte & la mort:
 Dont sur l'inexorable sort
 Sa harpe d'yvoire estoffee
 Rendoit des notes nompareilles
 Aux chesnes tendans les oreilles.

La docte bande que je conte
 Leuz temps & plaisir de hanter.
 Carles & Colin niurent honte
 D'y venir leurs carmes chanter.
 ✓ Ian Martin s'y vint presenter,
 Et meints dont trop long est le conte.
 Mesmes l'Aonienne troupe
 Laisse de Parnase la croupe.

Lors nous meintenoit en sa France
 François, exemple de valeur.
 Qui par mort mené à outrance
 (Au monde commune douleur)
 Le sort, l'enuie & le malheur,
 Sans cause ou merite, en souffrance
 Ne firent trauffer grand erre
 Meinte mer, meinte estrange terre.

Tant qu'à Romme, ainsi miserable,
 Sur le blond Tybre deuallay:
 Ou, vétu de pourpre honorable
 ✓ Me receut le grand du Bellay.
 Si leuz (comme encores je lay)
 Mecenas propre & fauorable:
 A qui, ô loachim, tu es proche
 De sang illustre & sans reproche.
 Des Muses la bande honnoree

Fuyant les mesmes oppresseurs,
 En ce lieu de nous adoree
 Nous faisoit ouir ses douceurs.
 Chantant respondoit à ses seurs
 Phebus à la barbe dorée:
 Puis des Poëtes d'Ansonie
 Les sons, la grace, & l'harmonie.
 Encor' pressé de la fortune
 Par terre, & d'orage marin
 Par les flots enflés de Neptune,
 Aborday, nouveau pelerin:
 Ou, entre la Meuse & le Rhin,
 La Mezelle plus opportune
 Nous tient or' à sa fantaisie
 Au sein de la douce Austrasie.
 Douce & délectable contree
 Est d'Austrasie l'antique tour:
 Sinon que plus n'y fait entree
 Mon Prince en son vermeil atour:
 Et qu'au sons d'elle & alentour
 La face est souvent rencontrée
 De Mars, qui fremissant enrage.
 Moy, tremblant, j'escoute l'orage.
 Ce pendant je compose & vante
 Des Troyens la gloire & le los.
 Latone ainsi deux Dieux enfante
 En la fluctuante Delos.
 Des flots, des vents, des mathelots
 Le bruit & l'horreur l'espouante:
 Quand lieu en aucune frontiere
 Ne lui donne la terre entiere.

Mais le regret, sur douleur toute,
 Me saisit l'ame, de ne voir
 Ceux qui à present la France escoute
 Ravie au pris de leur saavoir
 Plus qu'onqu'emois. C'est à saavoir
 Ronsart qui son chef lieue & boute,
 Couronné de fueilles flairantes,
 Là sus aux flammes esclairantes.
 Et que des autres je me raise
 Dignes de louenge & faueur,
 Sans que flater ici me plaise
 D'un conseil faux ou controuueur,
 Gouté n'ay pareille saueur
 Ne qui puisse amener tel aise
 Que son doux nectar qui distile,
 Et cil de ta veine fertile.

Or puis que vent ma destinee
 Dentre vous me tenir absent,
 Comme la fortune obstinee
 Poursuit tout Poëte innocent,
 Ioachin, sur ton labour decent
 J'ay meinte & meinte heure assignee:
 Là, si merite est qui conuicenne,
 Quelquesfois de moy vous souuicenne.

A Herman Taffin.

Au triste sousspirer de toy,
 Au pleindre, aux souhaits, à l'enuie,
 Celui temps je me ramentoy
 Ou je menois semblable vie:
 Quand de travail les affaires pesans

*M'amonceloient matiere,
Dont j'ay porté la charge, de longs ans
Une douzeime entiere.*

*Surmonté, poussé, battu, clos,
De roideur & presse infinie,
Comme un vaisseau de rudes flots
Au plein de la grande Ionie,
Lors que Levant, & Mestral, & Siroc,
D'une obstinee rage,
Menace font lessondrer en un roc,
Ou l'accabler d'orage.*

*Puis Carbin tire en poupe, & sort
Au ciel une jumelle estoile,
Qui esclairante heureuse, au port
Conduit le navire à plein voile.
Ainsi (mon heur) Diane aux yeux sercins,
Comme le Trion double,
M'a d'un air doux mené aux champs Lorreins,
Hors la fortune trouble.*

*Mais comme durable n'est l'heur
De chose qui au monde plaise,
Le Ciel conuoitant sa valeur
Ne voulut priuer de tel aise:
Dont l'air, les champs, les monts, les vaux, les bois,
Et meinte Nymphe gente,
Le fleuve aussi, s'esmerent à la voix
De ma douleur urgente.*

*Si ne furent pourtant aux vents
En vain mes plaintes efforees,
Ains toucherent mes criz feruens
Là sus aux estoiles dorces.*

Le Ciel adonq pitoyable & benin,
 Connoissant l'amour telle,
 Amodera la rigueur du venin,
 Et ma peine mortelle.

De grace espendit la liqueur
 Qui tout mal amoureux conforte,
 M'emplit & abruua le cœur
 De nouvelle amour, viue & forte:
 Dont Anne & moy en pair egal & beau,
 Par seure destinee,
 Fufmes uniz, & ardit le flambeau
 Du joyeux Hymenee.

Or combien que le rongeur soing
 Encor aux affaires me ticme:
 Quand j'ay loisir d'en estre loing
 Je tire à la cassine mienne.
 Là quelquefois au rustique sejour,
 Ou ma chere compagne,
 Ou un ami, si sans pluie est le jour,
 En la plaine campagne,

Ou pour lardant Soleil fuir,
 Parmi la frescheur du bois sombre,
 Avec moy s'esbat à oïr
 Les vers que je lui chante en l'ombre:
 Du haut du roc tandis tombent les eaux,
 Ou de leurs gorges franches
 En l'air serein degoisent les oiseaux
 Par les fueilles & branches.

Si le travail plait, alentour
 Des buissons, des champs, des riuages,
 Mener les chiens, porter l'autour,

Et chasser aux bestes sauvages:
 Du premier vol mettre au pied la perdrix,
 Repartir qu'on ne faille:
 Ou le gibier au filé rendre pris,
 Soit la grive ou la caille.

Puis las se retirer à requoy,
 Porter la chasse au toit champestre,
 Ou Anne assez dresse de quoy
 Sans qu'il coûte rien, pour repaitre.
 Herbage & fruit vermeil, jaune, & tanné,
 Le jardin riche donne:
 Lait le troupeau, & le vin suranné
 Se tire de la tonne.

Sur tous plaisirs dont je me pair,
 Mon jardin fleuri me recree,
 Ou se voit en l'ombrage espais
 Sourdre la fontaine sacrée,
 Qui bruit & court d'un roide trait caduc
 Aual la roche forte:
 Dessus icelle Amphion tient son Luc,
 Et chante en cette sorte:

Dirce fit, de ma Lire au son,
 Mouuoir ses eaux esmerueillées:
 Des monts, pour ouir ma chanson,
 Vindrent les pierres oreillées.
 Ores me tient le fraiz de ce rocher
 Qui le creux antre enmure:
 D'ici m'a fait cette eau clere approcher,
 Qui flatte & qui murmure.

Au son des accords differens
 Qu'il touche, entonnant ses paroles,

Peut on voir des Nymphes les reings,
 Faire sauts, mener les caroles.
 L'une à chanter, l'autre à rire se prend:
 Encor' y voit on comme
 Du fruit nouveau qui meint alentour pend
 L'autre cueille une pomme.
 Au long du ruisselet courant,
 Qui sa trace courbe en couleurure,
 Se dresse un Laurier odorant
 Et le bord moussu d'ombre cœurre.
 Phebus d'enhaut son plaisant regard ha
 Sus la verdure viue:
 Tel l'ayma il, telle Daphne garda
 La paternelle rive.
 Uela de mes maux le soulas.
 Ainsi faut il que tu esperes,
 Que le travail tel que tu las
 Suiui sera d'heures prosperes.
 Moy, je m'attens encores qu'à la fin
 (Et breue soit l'attente)
 L'heur m'auindra d'y tenir mon Tassin
 Qui du tout me contente.

A la Fontaine.

Fontaine dont leau cristalline
 Damont le rocher tombe auual,
 Murmurant parmi la colline
 Puis coule paisible au plain val:
 Ou, d'une trace continue
 Torse en serpent se traine & pouisse,
 Et à trauers l'herbe menue

Passe arrosant l'espesse mousse.
 Mil' & mil' oiseaux qui te hantent,
 Le stateur bruit, le fraiz des eaux,
 Et les Nymphes qui autour chantent
 Respondans au chant des oiseaux,
 L'air doux, la lumiere etheree,
 Le creux antre qui se recule,
 Ou ne touche l'heure alteree
 De la brulante canicule.
 Les arbres touffuz, la froide ombre,
 Les fleurs, & le verdoyant pré:
 Brief tout ce pourpris en grand nombre
 De meintes couleurs diapré,
 Font que le dur ennui j'oublie:
 Et que ma Lire à gré je touche:
 Attendant la tasche accomplie
 Du Soleil qui trop tot se couche.
 Pres de toy, Fontaine sacree,
 L'enuie & tort nous deffion:
 Grondant que ton bruit nous recree,
 Unique plaisir d'Amphion,
 Qui ha delaisé la Dircee,
 Liracynth, les thebaines roches,
 Pour ton eau sans cesse versee,
 Pour ce roc, & ces antres proches.
 A ta viue & fuyante course
 Ne vient le prophane approcher:
 Tu mès d'Aganippe la source,
 Et mon Helicon, ce rocher:
 Et ton bruit ma Lire j'accorde
 Chantant l'heur de ma destinee:

Les amours je sonne à la corde,
 Au creux Airain le grand Ence.
 Le chant qui ainsi oisif sur l'herbe
 L'entonne, estendu à l'envers,
 Te rendra fameuse & superbe,
 Gardant la gloire de mes vers:
 A toy, sous cette roche ombreuse,
 Callirhoe Nymphe gentille,
 Je veux goûter à la main creuse
 L'honneur de ton eau qui sautille.
 Elle est fraîche, nette, espuree,
 Et brille au Soleil cler & beau:
 Mais puis que les vers n'ont duree
 Qui sont escrits de buueurs d'eau,
 Sus Bacchus noble Capiteine,
 Que du vin soit pleine ma tasse
 Que rafreschit en la fontaine
 Une heure auant que je chantasse.
 En chantant, fait que je m'endorme
 Au bruit, cette douce liqueur,
 Si je sommeille sous cet orme
 Garde moy Nymphe au gentil cœur
 Que mon repos ne tourne en peine
 Par la serpentine furie:
 Ainsi de ta fertile veine
 Iamais ne soit l'humeur tarie.

Sus aucuns de ses vers, mis en musi-
 que, & presentez à Monseigneur
 le Duc de Niuernois.

Ores qu'on voit de toutes parts

Le

Le sang humain par terre espars,
 Ores que la fiere Belonne
 Seme par les monts & les champs
 Lances, escus, glaiues trenchans
 De sa main sanglante & felonne.
 Or' qu'on bat & rue à lenuers
 Murailles, cours, & bouleuerts,
 Or' que l'assaut cruel se donne,
 Au bruit des trompettes d'airein,
 Des voix, du froissis, l'air serein
 En retentissant d'horreur tonne.
 Or' qu'on voit à pied, à cheual,
 Au haut du mont, au fons du val,
 Au large plain de la campagne,
 Marcher le François de cœur franc,
 Et abattre au fil de son branc
 Le peuple bazanné d'Espagne.
 Là, vray exemple de vertu,
 Comme Jars couuert & vétu
 D'armet, de corselet, de greues,
 L'espee au poing, passe parmi
 L'espaisseur du fort ennemi
 FRANÇOIS illustre sang de CLEVES.
 Là combat, charge, se defend,
 Et de roideur la presse fend
 Tout alentour enuelopee:
 Homme qui soit, en estour tel
 Ne souffre, sans peril mortel
 Deuant sa foudroyante espee.
 Passé l'orage & tourbillon.
 Raporte (braue) au pavillon

Los, honneur, victoire sacree.
 Et là, pour alleger le corps,
 Au son des differens accords,
 L'esprit se contente & recree.
 Ainsi ton travail soulageois
 O ferme rempart des Gregeois
 Inuincible fils de Pelee,
 Quand tu prenois la Lire en main
 Rouge encores de sang humein,
 Au retour de l'apre meslee.
 Et c'est pourquoy or' à present
 J'ay entrepris faire present
 De mes chansons, notes & nombres,
 A ce vaillant Duc de Neuers,
 A qui puissent plaire mes vers
 Apres les Marciaux encombres.

La mal traitee de son ami.

O dolente destinee!
 O ardeur trop vehemente,
 De forte amour qui tourmente
 La plus triste qui soit nee:
 La fortune est malheureuse:
 Rien que douleur n'y abonde,
 Qui me rendit amoureuse
 Du plus desloyal du monde.
 Femme qui es fortunee,
 Prisee, aymee & sermie,
 Pren pitié de cette vie,
 La plus triste qui soit nee:
 La son delaiissa Medee.

*La Medee suis seconde:
D'estre deceuë & fraudee
Du plus desloyal du monde.*

*O veture mal donnee,
Cause de double martire:
Qui rendiz Deianire
La plus triste qui soit nee:
Quant à moy, pour allegeance
De cette douleur profonde,
Je ne quiers point la vengeance
Du plus desloyal du monde.*

*Voyant Heleine amenee
Pegassis. à la grand' Troye,
Fut pour la nouvelle proye
La plus triste qui soit nee.
Le mal qui me pourchasse
Je pry' qu'en elle redonde:
Et puisse perdre la grace
Du plus desloyal du monde.*

*Phyllis d'amour forcence,
De vie & d'amour deliure
Se rendit, ne voulant viure
La plus triste qui soit nee:
Vien mort, qu'à toy je maquite.
Vien plus vite que l'ironde.
En mourant, me vela quite
Du plus desloyal du monde.*

*Trop desloyal fut Enee
A Dido la poure Dame:
Qui du corps separa l'ame,
La plus triste qui soit nee:*

Comme

Comme à celle de Carthage
 Vienne la mort furibonde.
 Ma mort sera l'auantage
 Du plus desloyal du monde.

Ta vie fut terminee,
 O seul espoir de t'amie:
 Dont mourut Laodamie
 La plus triste qui soit nec:
 Sachant ta mort elle est morte
 (O raison ou je me fonde)
 La vie, au fort me conforte
 Du plus desloyal du monde.

Daphne, fille de Penée,
 Ta virginité n'endure,
 Que lon nomme ta verdure
 La plus triste qui soit nec:
 Ta vertu je deuois croire:
 Et toy Syringue la blonde.
 Mon mal n'ust esté la gloire
 Du plus desloyal du monde.

J'usse esté vierge obstinee
 Si j'usse creu Arethuse:
 Tard me repens & accuse,
 La plus triste qui soit nec:
 La plus triste qui soit nec
 En toute la terre ronde,
 A grand tort suis mal menee
 Du plus desloyal du monde.

D'une Dame belle, & bien variable.

Est il encor' au monde

Une telle beauté:
 En qui rigueur abonde
 Sous feinte priuauté:
 Portant desloyauté
 En un cœur tant immonde?

Les Dames, de se pleindre
 N'ont plus nulles saisons:
 Car elles sauent feindre,
 Mieux que nous ne faisons:
 Fortes sont leurs raisons
 Pour les hommes contreindre.

De celles je ne pense
 Les vertuz diffamer,
 Qui donnent recompense
 Pour loyaument aymer:
 Sans vouloir deprimer
 Qui n'a point fait d'offense.

De tous estre essentee
 Merite à juste loy,
 Et de vous reculee,
 Dames d'honneur & foy,
 Celle qui porte en soy
 Une amour simulee.

A sa merci me rendre
 Je n'ay point eu de tort,
 Puis quelle, de me prendre
 Ha fait tout son effort.
 Celui seroit trop fort
 Qui s'en pourroit defendre.

Infame est la victoire
 Faite par decevoir.

Seul est digne de gloire
 Qui fait bien son deuoir:
 Et qui pour pris auoir
 Ne fait mensonge accroire.

Ma simpleesse innocente
 Ha pardon desserui:
 Car sa grace decente
 Me tenoit tout raiui.
 Or qu'on ayme à l'ensui,
 Je le quite, & m'absente.

Bien je vous amoneste,
 Ami qui la seruez,
 Que Dame plus honneste
 Quelle, vous desseruez,
 Conquise vous lauez,
 C'est petite conqueste.

A la bouche ha les plaintes,
 Les sermens & les Dieux,
 En pleurs & larmes meintes
 Fait fondre ses beaux yeux.
 Peut estre encores mieux,
 Mais ce ne sont que feintes.

O vous, qui d'une amante
 Vous desirez saisir:
 Si en amour plaisante
 Voulez prendre plaisir,
 Gardez vous de choisir
 Une chose inconstante.

c A Diane

A Diane, lui donnant une ceinture pour estreines.

*Phebus lan nouveau recommence,
 Portant allumé son flambeau.
 Et du ciel montre sa clemence,
 Luisant aux humeins cler & beau:
 Et Diane sa seur
 Que je voy luire en lame,
 Sous humeine douceur
 Porte nouvelle flamme.*

*Phebus ottroye annee heureuse
 Sous un Augure plus heureux,
 Et toute pensce amoureuse
 Regarde d'un ceil amoureux:
 Diane seule à moy
 Doint tout bon heur & joye:
 Et chassant dur esmoy,
 D'ami regard me voye.*

*La belle & plaisante lumiere
 De Phebus, qui reluit aux cioux,
 Est de resjouir courumiere
 Les cœurs marris & soucieux.
 L'œil de Diane aussi
 De beauté souveraine,
 Me priue de souci
 Par sa clarté seraine.*

*Une fois en toute l'annee
 Phebus renouvelle son cours.
 Et Diane en beauté bien nee
 Fait du mois le terme & les jours:*

Moy, au cœur & au sens,
 Pour sa grace decente,
 A toute heure je sens
 La flamme plus recente.

Phebus à la barbe doree
 Doucement accorde les sons,
 Et en sa presence honnoree
 Les Poetes font des chansons:
 Diane, en chants divers,
 Par sa faueur entiere,
 Donne grace à mes vers,
 Argument, & matiere.

Phebus, sur la terre estendue
 Espandant ses raiz à planté,
 Montre sa vigueur espandue,
 Et rend aux malades santé:
 Et de Diane au fort
 L'ardant feu qui me tue,
 Donne mesmes confort
 Au cœur qui se suerene.

Souuent portant l'arc & la trouffe
 Diane, au sommet de Cynthus,
 Fait à chasser meinte destrouffe
 Aux traits acerez & pointuz:
 Sa valeur de haut pris,
 Sans trop longue poursuite,
 M'a soudainement pris,
 Et retenu ma fuite.

O Deité puissante & sacre,
 Ce nouuel an, de cœur non feint,
 A toy je me voue & consacre,

T'apportant en offrande un ceint.
 Dont parmi l'air, rempli
 De tourbillon qui vente,
 Sera tenu le pli
 De ta vêtue gente.

Sa mesure soit accourcie,
 D'amour pareille, & seul consens:
 Si qu'à l'autel j'en remercie
 Lucine, de vœux & d'encens:
 Sa longueur, une fois
 Par hymen mesurée,
 Nous tienne sous les loix
 D'amour sainte & jurée.

Si te requiers (faisant hommage)
 Que benin me soit ton regard,
 Sans encourir mort ne dommage,
 Dont ta faueur me sauue & gard:
 Comme Acteon jadis
 (S'il conuient qu'on le croye)
 A ses leuriers hardiz
 Fut miserable proye.

Que plustot j'esprenue la grace
 De l'œil fauorable & ami,
 Qui fit arrest, ou en la place
 Endymion fut endormi:
 Si tel certes je lay,
 Comme en fin je l'espere,
 L'entonneray un lay,
 Chantant mon heur prospere.

De

De Diane, & de Selinople, lieu
de sa naissance.

Comme la Lune claire
L'air passe, espuré d'eau,
Et par le tour esclaire
Du Ciel ouvert & beau:
D'elle tout autour luit
Meinte & meinte autre estoile,
Qui de l'obscur nuit
Esclarcit le grand voile.

Ainsi Diane gente,
Vierge d'excellent pris,
De clarté resfulgente
Embellit ce pourpris:
Ainsi va conduisant
Le chœur de ses pucelles,
Qui gette en l'air luisant
Ses vives estincelles.

La mesme sœur germeine
De Phebus, tant layma,
Que par saueur humaine
De son nom la nomma:
En ce digne & saint nom,
Ma plume aura la cure
D'illustrer par renom
La vile humble & obscure.

La vile destinee
Par les Dieux souverains,
Pour y voir un jour nee
Diane aux yeux sercins.

Preuoiant liuenir
 La Dame Cynthienne,
 Daigna se souuenir
 De la demeure sienne.
 Comme la vierge aymee,
 Depuis naissance ici,
 Elle ha digne estimee
 De la nommer ainsi:
 D'honneur lors decora
 Ce mesmes lieu, de sorte
 Qu'il cut & encor' ha
 Le beau nom qu'elle porte.
 Ainsi la Dame nee
 En lerrante Delos,
 Et la pucelle ornee
 De tout honneur & loz,
 Et ce mesmes sejour
 De l'heureuse naissance,
 Ont d'un nom par meint jour
 Commune jouissance.
 Cynthus montagne haute,
 Mesmes n'y defaut pas,
 Encores n'y ha faute
 Du beau fleuve Eurotas:
 Duquel au plaisant bord,
 Par les vertes fucillades,
 Elle est d'un noble port,
 Entre mil' Oreades.
 De pareille accordance
 Diane meine & duit
 L'assemblee en la danse,

Et tout le chœur la suit:
 A ce troupeau sans fin
 Doint Phebe coutumiere
 De sa face d'or fin
 Clere & saine lumiere.

A Anne.

Exprimer ne se peut
 Combien l'amour est forte,
 Qui moderer ne veut
 La douleur que je porte:
 De lardeur que je celle
 En moy, pour mon deuoir,
 Votre ame, une estincelle
 Veuillez en soy recevoir.

En vain je tiens mon dueil
 Qu'apparence n'en sorte,
 Car trop se montre à l'œil
 La douleur que je porte:
 Chacun la puisse entendre,
 Seul, Anne, de la voir
 Votre cœur, pitié tendre
 Veuillez en soy recevoir.

Quand Amour donnera
 Que votre œil me conforte,
 En plaisir tournera
 La douleur que je porte:
 Que ma dolente vie
 Reconfort puisse auoir,
 Votre esprit, bonne enuie
 Veuillez en soy recevoir.

Les tourmens & ennuiz

*De meinte estrange sorte,
Les jours, les longues nuits,
La douleur que je porte:*

*La rigueur qui moutrage
Tant puisiez vous sçavoir,
Qu'amour votre courage
Vueille en soy recevoir.*

Si en vous par merci

*Rigueur peut estre morte,
Morte sera aussi
La douleur que je porte.*

*Chant pastoral, en la natiuité de
notre Seigneur Iesuchrist.*

J'ay bien cause & matiere

*De mon cœur resjouir,
Et ma liesse entiere
Chanter, & faire ouir:
Chacun en doit jouir,
Et d'esprit enjoué
Dire Noé Noé.*

Je voy la nuit reluire

*Qui la clarté produit
Pour les mortels conduire
Ou la mort point ne nuit:
En cette heureuse nuit
Le Seigneur soit loué,
Chantant Noé Noé.*

En cette nuit seraine,

De seruent appetit,

La bonté souveraine

Chair humaine vécut:

A cet enfant petit,

De Dieu fils avoué,

Chantons Noé Noé.

Ses signes & messages

Le ciel mit en avant,

Que virent les trois sages

Devers Soleil levant:

Et au seul Roy vivant

Chacun d'eux s'est voué,

Chantant Noé Noé.

Roy de paix, sous Auguste,

Roy paisible regnant,

Dont Simeon le juste

En ses bras le tenant,

Le salut auenant

Du peuple, ha salué

Chantant Noé Noé.

En veillant sur la pree

Son troupeau, meint berger,

Cette claire vespree

Ouit l'Ange leger:

Lors d'un gosier Roger

De froid tout enroué .

Chanta Noé Noé.

Chacun print sa houlette,

Laisserent leurs troupeaux,

Raouline, Alix, Colette,

Mirent leurs grans chapeaux,

Et de menuz drapeaux

Trouuans l'enfant Noé,
Dirent Noé Noé.

Sa flute pastorale

Therot alla sonner,
La musette rurale
Solim fit bourdonner:
Tous, sans l'asne estonner,
Ny le bouf em'oué
Chantoient Noé Noé.

Puis enflans leurs musettes,

Vont retrouver es preaux
Leurs brebis camusettes,
Beufs, vaches, & toreaux:
Là ont les pastoureaux
Dansé, saulté, joué,
Chantant Noé Noé.

Nous, par resjouissance,

Goutons en notre cœur,
De l'heureuse naissance
Le fruit & la liqueur:
Et de mort au veinqueur
Qui mourant fut cloué
Chantons Noé Noé.

Chantons à la venue

Du puissant Dieu des Dieux,
Qui en chair poure & nue
Vient naitre en ces bas lieux:
De tous les dons des cieux
En seul enfant doué,
Chantons Noé Noé.

Hymne

Hymne chretien.

Sus ma muse entonne, & commence

A chanter la haute clemence

Du tout-puissant, du Roy des Rois,

Qui par sa bonté qui abõnde

M'a fait (s'il est heur en ce monde)

Par deux fois heureux, voire trois.

Cesse à conter la destinee,

Les erreurs, les guerres d'Enee,

De Dido, l'amour, & la mort:

Laisse moy ces fabuleux songes,

L'ondoyante mer de mensonges,

Et tire au plus assuré port.

L'eternel seul est veritable.

De qui la bonté charitable

Demeure à perpetuité.

Si tot que gemissans nous sommes,

Noz maux il remet à grans sommes,

De sa pure gratuité.

J'ay trop enduré de trauerses

En meintes regions diuerses,

Agité par terre & par mer:

Fuyant la furieuse enuie

Des malins poursuiuans ma vie,

Aux cœurs empliz de fiel amer.

La source & fons de ma souffrance

Me vit premier partir de France,

Quand du bon Roy trop en effet

La magesté fut indignee:

Ce fut malheur ou destinee,

Non sa rigueur, ny mon forsuit.
 L'aurore au poinct du jour vermeille,
 Qui à l'esclairer ne sommeille,
 Du midi les moites chaleurs,
 La part qui le Soleil absconse,
 Et celle d'ou la bize enfonse,
 Ont eu pitié de mes malheurs.
 Ainsi errant à la fortune,
 Sous attente d'heure opportune,
 Des humeins cherchay le secours:
 Mais d'eux en aucune contree
 Ne fut assurance montree
 Favorisante à mon recours.
 Deux & deux ans, & deux encores,
 O vertu qui l'ame decores,
 L'enduray sous ton doctrinal,
 Meints durs ennuiz, constant & ferme:
 Ayant support, durant ce terme,
 De toy seule, & d'un Cardinal.
 En fin le ciel qui tout regarde,
 Pour moter toute humeine garde,
 Ravit encor en son pourpris
 Ce grand Cardinal de Lorreine,
 Lequel en clarté plus sercine
 Vit entre les parfairs esprits.
 Et ce fut à fin que j'aprinssse,
 Que de s'attendre à Roy ou Prince
 Au monde n'est que vanité:
 En Dieu seul la fiance est seure,
 De qui la parole demeure,
 Durable en toute eternité.

Donques

Donques priné d'attente toute,
 Comme qui surpris en la route
 Parmi l'Océan spacieux,
 Perd tymon, voile, ancre, & cordage:
 Et plus ne lui reste en l'orage
 Que dresser sa priere aux cieus.

En si profonde & forte presse,
 Au Seigneur tout-puissant àdresse
 Les yeux, les mains, le cœur, la voix.
 Lui, qui les oppressez recree,
 Arresta mon ancre sacree
 Au roc de salut cette fois.

Vers moy (comme à son fils le père)
 Tourna le Dieu en qui j'espere
 Son œil d'abondante merci:
 Sa voix ha mon oreille ouye.
 Si ha de ma vuë esblouie
 Destourné le voile obscurci.

Du ciel à la hauteur immense
 (D'où me regarda sa clémence)
 Soudain fit esleuer mon œil,
 Qui paravant serpent en terre,
 Samusoit en la fange à quorre
 Toutes causes de peine & d'ouil.

Comme quand une espesse nue
 Cœuvre la rondeur continüe
 Du ciel, retirant sa clarté,
 Le Soleil penetrant esclaire:
 Et des raiz de sa lueur claire
 Rend ce grand amas escarté.

Sous la certaine connoissance

De sa haute & seule puissance,
 Arreste l'erreur de mes pas,
 En cette fertile Austrasie.
 Ous mon cil ne se rassasse
 A voir le beau ciel d'ici bas.

Tandis en mon sejour champestre
 Voy mon troupeau saulter & paître,
 Aux champs le bled croistre à foison,
 Le bois sombre, au pré l'herbe verte:
 De vignes la cote couverte,
 Et pleine vinee en saison.

Enfans à gré, chaste famille,
 Femme agreable entre cent mille,
 En temps la pluie, & l'air serain:
 Bienfaits de sa largesse entiere,
 Ample & copieuse maniere
 De louer son nom souverain.

Ces biens, dequoy repuz nous sommes,
 Graces, plaisirs, faueurs aux hommes,
 Produit sa liberale main.
 Quand il lui plaira ce quil presté
 Il reprendra car l'heure presté
 Ne se peut promettre au' d'ormais.

O Dieu, plein de misericorde,
 Fay que sur ma Lire d'accorde
 Tes louenges d'un cœur entier:
 Et que d'une amour sans contrainte,
 L'enconde & enseigne ta crainte
 Aux miens, pour suivre ton sentier.

Priere

Priere à Dieu, prise du Latin de Ian Picus, Conte de la Mirandole.

Dieu souuerain, de qui est à chacun
 La magesté puissante, seule à creindre:
 Personne triple, & Dieu, qui sans contreindre
 Ta Deite, regnes seul, & nès qu'un.
 Auquel sans fin, sur les ardans flambeaux
 Du reluisant, & haut esleué monde,
 Donne louenge, & gloire pure & munde
 Le chœur entier des anges saints & beaux.
 De qui aussi la tout-puissante main
 Forma jadis, & orna ce grand œuvre
 Du ciel courbé, qui toutes choses œuvre:
 Oeuvre qu'admire, & voit tout ail humain.
 Qui fais virer le ciel, & d'un clin d'ail
 Trembler la terre, & tourner l'homme en poudre:
 De qui l'horrible & effroyable foudre
 Tombe, & se renge au seul gré de ton vueil.
 Pardonne nous, nous miserables gens,
 Rens noz cœurs nets de toute vile ordure:
 Pour n'endurer la punición dure
 Iustement due à noz pechez vengens.
 Car si tu veux par egal contrepoids
 Peser le mal qui trop en nous s'auere,
 Et meintener d'une rigueur s'auere
 En jugement, la reigle de tes loix:
 Las, qui pourra de toy, vengeance vident,
 Contre la verge horrible auoir duree?
 Par qui pourra la playe estre enduree
 Ou ton courroux l'homme ira poursuiuant?

Pouuoir

Pouvoir n'aura mesmes de résister
 La grand' machine à lire de ta dextre:
 Machine à qui le seul temps de son estre
 Doit jusqu'au jour supreme consister.
 Qui est l'esprit en qui ja du peché
 Originel, la marque ne s'imprime?
 Qui est celui qui de son propre crime
 Ne soit pollué, & de malheur taché?
 Mais toutefois tu es celui pour seul
 De qui le propre est bien de pardon faire:
 Qui exerçant justice en tout affaire
 Uses pourtant de pareille douceur.
 Celui qui rens (sans leur merite) aux bons,
 Pour leurs bienfaits recompenses plus hautes:
 Qui d'un léger punir reprends les fautes
 Des cœurs humains, que tu vois jusqu'au fons.
 Car en grandeur abondante en tout lieu
 Passe noz maux ta clemence benigne:
 Et faire don à qui en est indigne,
 Est dignement c. es convenant à Dieu.
 Combien (pour vray) que dignes sommes nous:
 Puis que celui qui vraye amour nous porte,
 Trouvant en nous toute dignité morte,
 Dignes nous rend, tant il est Seigneur doux.
 Je te pry' donq, prenant pitié des tiens,
 Regarde les d'une amiable face.
 Soit, ou que serfs leur nature les face:
 Ou que plustot conueincuz tu les tiens.
 Chacun de nous certes est conueincuz,
 Si tu prens garde aux faits de notre vie:
 De la pensee, à tout vice affermie:

Qui vit ingrater, & ingrater ha vesçu.
 Mais si plus tost tu regardes les dons
 Que tu nous as départiz, benin Sire,
 Dons enrichiz plus qu'on ne sauroit dire
 De tes tresors nobles, riches, & bons:
 Nous sommes ceux que rendit au premier
 Ministres tiens, de nature la trace:
 Puis tes enfans nous fit ta pleine grace,
 Et enuers nous ton vouloir coutumier.
 Mais de trop pres notre sort rigoureux
 Nous presse (helas) trop miserables hommes,
 Qui par ta grace, ô Dieu, tes enfans sommes,
 Mais conueincuz par pechez malheureux.
 La conueincuz sommes de pechez meints,
 Mais que ta grace iceux rompe & surmonte,
 A celle fin que par ta bonté promptee
 Ton honneur croisse aux forfaits des humains.
 Car qu'ainsi soit que ta grand' puissance or
 Apparoissante, ou ta seule sagesse,
 Puisse autrement, & par autre largesse
 Produire au monde, & montrer son tresor:
 Plus toute fois se voit grande enuers nous
 La gloire due à ta haute clemence,
 Puis ton amour tant aymable & immense
 En noz pechez apparoit deffus tous.
 C'est cette amour qui peut le Supernel
 Du haut des cieux faire en terre descendre,
 Et en la croix monter, clouer, estendre
 Les membres saints du seul Dieu eternal.
 Ce fut à fin que le vice engrainé
 De race en nous, par notre premier pere,

Dedens le sang & leau saine & prospere
De ton costé, fut purement lavé.

Ainsi est il, Roy de clemence empli,
Que ton amour, & douceur charitable,
Permet le crime horrible & detestable
Donner matiere au bien tant accompli.

O vraye amour, qui peut les cœurs ravir,
O douceur seule à noz faits pourvoyante.
O grand' bonté non jamais desloyante,
Qui s'est voulue à son serf asservir.

O amour vraye, ô doux vouloir expres,
Trop mal connu aux hommes de notre age,
O grand' bonté, par le cruel outrage
De noz meffaits, ja veincus à peu pres.

Fay nous otroy, avant qu'il soit plus tard,
Le te suppli' qu'en noz cœurs vive & arde
Amour pareille à lardeur, qui ne tarde
De t'enflammer, ains toujours vit & ard.

Fay nous otroy, que du malin Sathan,
Prince du monde, & qui le monde empire,
Nous gettions bas & le joug & l'empire,
Qui tant sugets nous tient à notre dam.

Fay nous otroy, qu'en noz cœurs soit esteint
Du faux penser le feu & la doctrine:
Et que l'amour vive en notre poitrine,
Dont ton esprit est si au des'attaint.

A celle fin qu'est une sui le cœurs
De cette vie, à l'heure terminée,
Quand au partir l'ame sera menée
Deuant son Dieu, son Iuge, & son recours:
Là sus alors, par un sort plus heuroux,

*Vivante au regne eternal & prospere,
Elle te sente amiable & bon pere,
Non Seigneur rude, ou luge rigoureux.*

EPIGRAMMES:



Du Roy passant le Rone.

*Portant le Roy, le bateau sestonna
Du pesant faiz, au fil du roide cours,
Et presque à fons, de frayeur il donna:
Mais au Dieu Rone il eut soudain recours,
Grand fut des seurs Najades le secours,
Qui soutenans la barque, à leurs mains fortes,
L'ont mise à bord ces diuines cohortes.
De telle peur esbahir ne te fias
Heureux vaisseau, tu ne scez que tu portes,
Un tu soutiens qui seul un monde vaut.*

Au Roy, lui presentant le premier liure
de l'Eneïde nouvellement traduit.

*Ta renommee aux enfers desceloit,
Et là trouue Virgile en ces lieux sombres,
Errant parmi les infernales ombres,
Lors ton parler François il entendit.
Enfer laissa, deuers moy se rendit,
Me commanda chanter en François nombres
Les faits d'Enee, & dangereux encombres,
Puis l'air espais, en s'en voulant fendit.
Si l'œuvre donq que de moy tu recois,*

*J'ay osé rendre en langage François,
De son Latin, qu'à bon droit tant on prise:
Le tort en faut à Virgile donner,
Et à ton loz qu'il vid bruire & sonner,
Non point à moy, ny à mon entreprise.*

De soy mesmes.

*Des malheureux la vigilante envie,
Leurs faux rapports, l'injure des saisons,
Les luges sourds aux plus saines raisons,
Et le malheur destiné à ma vie:
Ma liberté ont rendue asservie
En dur exil, si qu'en sombres maisons
Ma Muse & moy meintes rimes faisons,
Dont le chant triste à lamenter conuie.
Mais la vertu qui soutient mon parti,
M'a sûrement, en mon droit, auerti,
Et sa promesse est (ce croy-je) assurée,
Que d'un dur temps les efforts periront,
Qu'en declinant les iniques iront,
Et que mes vers auront longue durée.*

Le desconforté.

*Si de la mort telle estoit la puissance
Que du regret qui m'est venu saisir:
Ou quelle fust sous mon obeissance;
Pour satisfaire à mon plus grand desir,
J'usse en pièça de mourir le loisir.
Or si la mort, que j'appelle & conuie,
Me secourir ne peut, ou n'a envie,
Et viure ainsi, viure se doit nommer,*

*Je suis viuant, mais c'est de telle vie,
Que le mourir me seroit moins amer.*

D'amour ja presque vainqueur.

*Dequoy me sert d'auoir tant combatus
Amour cruel, & sa force inuincible,
Puis que je sens affoiblir ma vertu,
Et mon cœur est d'affection passible?
Or d'euiter le coup ne m'est possible
Que ja esbranle Amour, pour me dompter.
Las, des vaincuz bien je me puis conter,
Car punissant ma longue resistance,
Le le voy prest à vaincre & surmonter,
D'extreme effort une extreme constance.*

E P I T A P H E S.



Epitaphe de François de Clermery.

*Trois ans & plus François de Clermery
La mort apelle en sa douleur profonde:
Dieu le guerit, lui sain, ferme, & guerri,
Va visiter une grand part du monde.
Content retourne, en santé riche abonde,
En biens, amis, sçauoir, beau, jeune, fort:
Mais d'un cheual, qui soudain le pied torç
Vif tombe: & meurt, par cas bien miserable.
O viaceur, voila comme est la mort
Egale à tous & à nul favorable.*

Epitaphe d'Alberic de la Mothe.

*En meints travaux Alberic de la Mothe
 Ladis errant, se sentit soulager
 Au son des vers que le cœur chante & note
 Des Muses seurs, par pais estrange.
 Pensant en fin n'estre plus en danger
 Les laisse, & courne au lieu de sa naissance.
 Mort le surprend, ayant bien connoissance
 Que jeune estoit, & loing de leur secours:
 Et le laissant vieillir, n'ust en puissance
 Esteindre en lui d'eternité le cours.*

Epitaphe du cœur de René de Chal-
lon, Prince d'Oranges.

*Le cœur d'un Prince ha repos en ce lieu
 O viateur, qui d'amour souveraine,
 En son viuant, ayma le Seigneur Dieu:
 Charles Cesar, & Anne de Lorreine,
 A Dieu rendit l'ame pure & sereine,
 Qui de sa main le fit & composa.
 La vie à mort pour Cesar exposa,
 Le cœur surpris de mortelle auanture,
 En ce lieu propre ois Anne il espossa,
 Pour son confort est mis en sepulture.*

Epitaphe à Monseigneur, Ian Cardi-
nal de Lorreine.

*Quiconques sois qui trauersant ces marches
 Le Prince quiers, tant prisé de renom:
 Arreste toy: cette tombe ois tu marches*

*Cœuvre le corps tant extollé de nom:
 De si grand cas plus ne reste, sinon
 Le bruit au vol haut, agile, & léger:
 Morte est la chair, ou se d'igna loger
 L'esprit orné de vertu souveraine:
 O viateur, pour le conte abréger,
 Cy git le grand Cardinal de Lorreine.*

De lui encores.

*De sang, de cœur, de spirit, de port, de grace,
 Royal en tout ce bon Prince ha vesçu,
 Du peuple bas, de sa puissante race,
 Et du pais la defense & lescu,
 Or' dure mort la surprins & veincu,
 Portant envie à la grandeur du nom:
 Mais sa vertu est elle morte? non,
 Au sort fatal vertu n'est affermie:
 Ains à jamais, par immortel renom;
 L'honneur en lui de Lorreine est en vie.*

'Epitaphe de Monseigneur Claude de
 Lorreine Duc de Guise.

*Ce Prince illustre en l'antique Austrasie
 De puissant Roy engendré fils heureux
 Vesquit jadis de proesse encooreux:
 Et de vertu, qui l'ame raffessie,
 Vid ses enfans, d'honneur, de courtoisie
 Exemples clers, & de pris valeureux,
 En fin la chair, au desir rigoureux
 Succomba lasse, & de mort fut saisie.
 Dueil en porta le couronne François:*

Et de son sang extraite l'Escoffoise,
 Et tant d'enfans de valeur souveraine.
 Mars regretta le vaillant chef de guerre,
 Cy git le corps, & vole en toute terre
 L'immortel nom de Claude de Lorreine.

Epitaphe de Madame de Lamets,
 Heleine de Bilsipart.

Sous ce tombeau morte repose Heleine.
 Non celle là qui par amour vileine,
 Suiuit jadis l'adultere Troyen,
 De tant de maux seule cause & moyen.
 Bien est il vray que si quelque partie
 Fut d'aucun pris par le ciel impartie
 A cette là, de saueur plus entiere
 Ceste cy fut de ces dons hericiere,
 Beauté, richesse, exquisite & bonne grace:
 Et comme l'autre, extraite aussi de race
 Du sang de Grece, antique & noble part,
 Et par son nom dite de Bilsipart.
 Mais tous ces cas (tant grand en soit le nombre)
 Passent legers, ainsi que passe une ombre,
 Et rien n'en reste en terre tous les diuans,
 La vertu seule aux longs siecles suiuans
 Est immortelle, & vis aux yeux d'ame.
 C'est ce qui fait que cette illustre Dame
 Par bon renom démeure à tout jamais
 Trop regrettee au Sieueur de Lamets
 Son cher espoux, qui d'une amour egale
 Lui ha gardeé une foy conjugale
 Il est certain qu'il Homere en escriuant,

Fût que le nom soit aujourd'hui vivant
 De l'autre Heleine au beau Paris amie,
 Mais un tel bruit qui provient d'infamie,
 Soit regetté, ensemble ses vains songes,
 Fureurs, erreurs, amours, fables, mensonges.
 Suiuez plutôt, Dames, suiuez les traces
 De cette Heleine, & de ses saintes graces,
 Dont lame chaste & pure au ciel ravie,
 Laisse un renom à ceux qui sont en vie,
 De meinte noble & haute qualité,
 Honneur, vertu, loz, immortalité.

Epitaphe de Diane Baudoire, sa femme.

Diane, en couche, se sentant
 De la rude mort assaillie,
 Et desja du tout lui estant
 La vive parole faillie:
 A son mari de main pallie
 Montre ses beaux fils, produit à l'heure,
 Comme voulant dire: ne pleure,
 (Auecques l'adieu d'un baiser)
 Ce bel enfant qui se demeure,
 Sera pour ton duoil apaiser.

A elle mesmes.

Par les enfers alla jadis Orphée,
 Et vit s'amie Eurydice aux bords loüés:
 Puis vint emplir de criz & larmes d'yeux
 Strymon le fleuve, & les monts de Riphée.
 Mon fier dessein, Diane sainte foe,
 Ne me permet encor' aller aux cieus,

*Pour y trouver ton ame, au rang des Dieux,
De vertu vaine, & d'honneur estoffee.
Les champs, les bois, les fleuves, les rivages,
Les rochers creux, & les bestes sauvages,
De mes regrets sont esmuez à pitié.
Tu vois d'en haut ma douleur & mes plaintes,
Et scez le jour qu'entre les ames saintes,
Seure & sans dueil sera notre amitié.*

Epitaphe de Pierre du Villier, Seigneur
de la Mabilliere, mort à son retour
de la guerre.

*Celui qui git sous cette dure lame
Nagueres vint en ce lieu rendre l'ame
Fuyant la fiere mort:
L'amer mort de laquelle il n'eut creinte
En meint conflit, ici par sa contrainte
Fit trembler l'homme fort.
Grand fut le tort de la mort qui tout mort
Fait à celui qui oncques ne fit tort
A personne vivante:
Tort elle ha fait à tant de ses amis,
Lesquels en dueil & douleur elle ha mis,
Douleur de pres suivante.
Malheureux est qui desire heureux se vante,
Et à qui rid fortune deceuante,
Avant la mort qui vient:
Rien n'est ça bas en la mortelle vie
Que dueil, peché, & mille maux d'ouïe
Dont il ne me souvient.
Mort dure mort, plus que mourir conuient*

*Que n'attens tu vieillesse qui survient,
Pour à ton dard nous rendre?
Ou si en toy estoit si grand desir
Ses jeunes ans faire en terre gesir,
Guerre le devoit prendre.*

*O viateur, c'est pour te faire entendre
Qu'en bien vivant toujours te faut attendre
L'heure de ton trespas:
L'heure de mort est incertaine & preste,
A celle fin qu'à toute heure on s'appreste,
Tel vit qui ne vit pas.*

*Donques (passant) arreste un peu tes pas,
(considerant que sans ordre on compas
Il conuient que tout meure:
Or l'Eternel qui tout ha compassé
Garde là sus l'ame du trespasé
En sa sainte demeure.*

Epitre à M. Thierry de la Mothe.

*Ta lettre docte, amie, humaine, honneste,
De mon deuoir grandement m'humoueste,
Et à bon droit je me sens accusé,
Que le premier enuers toy m'ay usé
D'office tel, saluant par epitre
Celui qui est trop plus digne du tilre
De vray Poëte, agreable aux neuf Muses,
Que cil, que tant à priser tu t'arrouses:
En lui donnant un loz non merité,
Mais tel honneur doit (à la verité)
Appartenir, par raison droite & bonne,
A celui seul qui luimefmes le donne.*

Car

Car ainsi est que l'homme de savoir
 Ne peut envie en son cœur concevoir,
 Ains mesprisant son pris & sa puissance,
 Plus de bon gré, que par grand' connoissance,
 Plus par candeur naïve, & bonne grace,
 Que par raison qui le meine à la trace,
 Prinse en autrui, ce que de meilleur droit
 On peut juger louable en son endroit.
 Telle est (pour vray) de vertu la nature,
 Qui de parole, ou bien par escriture
 Renomme ceux de profonde science
 Qui, tant soit peu, ont d'elle expérience.
 Ainsi en moy tu as voulu louer
 Ce que ne peut mon merite avouer,
 Et plus de toy, & de la faveur tiennne
 Le reconnoy, que de rien que je tiennne
 Du bien à moy par le ciel impartit:
 Puis je ne suis que trop bien avertit
 Du grand renom, qui au son de tes vers
 Vole, bruiant par le monde vainiers:
 Et tes escrits, sans les raisons susdites,
 Donnent par tout louenges non perites
 A ton savoir, tant que par leur douceur
 Nous en auons temoignage tout seur,
 Vela pourquoy plus est grande ma faulte,
 Que connoissant ta vertu qui est haute,
 Et le degré de mon sens humble & bas,
 Pour mon deuoir humblement ie n'ay pas
 Porté l'honneur dû à ta preference:
 Ou je suis seur qu'en telle difference,
 L'esprit diuin, par vn office humein,

M'est recueilli de sa benigne main:
 Vûs qu'en si haut & différent degré
 Le premier lieu me quite de son gré.
 C'est ce qui fait que j'ay bien entrepris
 A ton epitre excellente & de pris
 Donner response, ayant cette esperance,
 Avec entiere & plus ferme assurance,
 Que ma rustique & peu savante Muse,
 Qui grandement se trouvera canuse
 Pres de la tienne heroïque & haucaine,
 Sous ta faueur goûtera la fontaine
 De Pegasus, & dessous ta conduite
 A mieux chanter sera dressée & deuite.

Or ce bon heur de ta grace attendant,
 Je pourray bien confesser ce pendant,
 Qu'elle ne vaut, ne vaudra, ne valut,
 L'honneur qu'elle ha receu de ton salut,
 Lequel ici elle te rend & mande,
 Et de bon cœur à toy se recommande.

E L E G I E.

O combien est l'humaine creature
 Pres de son sort, & de son aventure!
 O combien est la creature humaine
 Loing de savoir ce qu'apreste & amaine
 Sa destinee! O que fortune peut
 Nuire ou ayder à qui seule elle veut!
 De son pouuoir j'ay trop d'experience:
 Ayant souffert par longue patience
 Tout ce que peut excogiter son ire

Au temps que plus elle est meschante & pire.
 Ayant aussi l'heur & le bien goucé
 De sa faueur, quand de l'autre coté
 S'est retournée, & d'un œil plus friant,
 Elle ha montré un visage riant.
 Et toutesfois (à dire verité)
 Point ne suis seur si c'est l'autorité
 D'elle, ou d'Amour, qui me fait en ce point
 Recevoir bien, ou n'en recevoir point,
 Et endurer ces maux intolerables.
 Soit de mon bien & peines miserables
 L'un d'eux auteur, car si ce n'est l'un d'eux,
 Je suis certain que ce sont tous les deux.
 Si croy-je bien que l'inconstante Dame
 Ne regit point l'affection de l'ame,
 Mais qu'en Amour git la puissance toute.
 A tout le moins je fay, & n'en fay doute,
 Que tant ne peut dessus moy la fortune,
 Soit par faueur, ou rigueur importune,
 Que mon penser sache ailleurs diuertir,
 Et à aymer rien qui soit, conuertir,
 Que ce qu'il ayne, honnore, estime, & prise.
 Mais si Amour auoit fait entreprise
 Changer en moy le cœur qu'il ha fait naître
 Sans fiction, en seroit il le maître?
 Si ce n'estoit que sa puissance est haute,
 Et qu'à celui qui fait offense au fauto
 Encontre lui, trop cruelle est son ire,
 Je dirois bien ce que je n'ose dire.
 Mais le disant l'offenserois-je? non.
 Plustot sa gloire & insigne venons

Exhortoit

Exalterois, montrant, ce qu'il ha fait
 Estre immuable, excellent & parfait.
 Il ha donq mis une amour en mon ame,
 D'un feu si grand, & si puissante flamme,
 Que tous les Dieux rendans obeissance
 A sa hauteur, ny la mesmes puissance
 Qui me voulut à cette ardeur contreindre,
 Ne la pourroient amortir ou esteindre.
 Et en cela j'ay tant bien adreßé,
 Ou, pour le moins, le dard qui m'a bleßé
 En si bon lieu m'a rendu amoureux,
 Que je me sens en amour trop heureux.
 Et toutesfois, comme tout ce qui passe,
 Et fait son cours en cette terre basse,
 Ne peut jamais se vanter justement
 De recevoir entier contentement,
 Et n'y ha nul qui se puisse à bon droit
 Dire en ce monde heureux comme il voudroit
 Avant sa mort, mais attendre conuient
 Le jour dernier, qui à grand' course vient:
 Ainsi cet heur qui contente ma vie,
 Meisme avec soy le malheur d'une envie,
 Conceu aux cœurs qui desirent & veulent
 Mon mal trop grand, & de mon bien se declent,
 Faisans semblant de grand bien me voule,
 Et de mon mal, si j'ay mal, se douloir.
 A telles gens (combien que ne soit bonne
 Leur volonté) volontiers je pardonne.
 Et me suffit, voire (tant j'en puis dire)
 Compassion me vient de leur martire.
 Et suis marri que sans cause ou propos

Alors

A leurs esprits ils ottent le repos.
Ce qui, pour vray, ne peut servir en rien,
Fors seulement (je le confesse bien)
De detracter mon honneur & ma gloire,
Et à plusieurs qui sont legers à croire,
Faire penser, que leurs paroles feintes
Et faux rapports sont euangiles saintes.
Uray est qu'ils n'ont d'efficace un seul poinct
Fors enuers ceux qui ont bien peu, ou point
De jugement, & l'esprit endormi.
Mais il n'est nul tant petit ennemi,
Si à mal faire il veut son cœur induire,
Qui aux plus grans n'ayt puissance de nuire.
Ce qui en dueil, en peine, & en esmay
Mettre le peut, aussi bien comme moy.
Par ce quelle est de mon bien curieuse.
Ainsi le tort d'une langue enuieuse,
Nous est egal : Ma douleur le tourmente
Et le tourment quelle ha, mon mal augmente.
Vela comment nous endurons ainsi
Chacun son mal, le mal de l'autre aussi.
Auant que fust entre nous commencee
Cette amitié, j'auois en ma pensee
En lieu trop haut jamais ne m'adresser.
Pour ne sentir le fort vent me presser
De cette enuie : & au vray, tant s'en faut
Que m'adressasse à voler en l'air haut,
Que seulement n'ay fui les montagnes,
Mais j'ay du tout euré les campagnes,
Les plains chemins, les communes allees,
Et ay cherché les profondes vallees.

Car le haut pin ay vü le plus souvent
 Estre agité de l'impetueux vent:
 J'ay vü des monts le sommet & le feste
 Estre suget à foudre & à tempeste:
 Les tours aussi tendantes au ciel haut
 Prendre à tomber un effroyable sault.
 Et au contraire ay connu le bas coudre
 Hors du danger de vent, de feu, de foudre,
 Et de ruine. Ainsi me pourmenois
 En sureté, lors que je me tenois
 Au profond val caché sans apparence.
 Mais il y ha beaucoup de difference
 Entre amour haute, & simple liberté:
 Le mèn raporte à ceux qui ont esté
 Sous l'un & l'autre, & qui ont fait esprouve
 Du bien & mal qui en tous deux se treuve.
 Qui est encor en sa liberté franche,
 Et tout ainsi que loiseau sur la branche,
 Qui de voler haut ou bas peut choisir:
 Mais de nature Amour ne prend plaisir
 Qu'en chose haute, & sa forte sagette
 A s'adresser au bas n'est point sugette.
 Amour est feu qui se nourrit en lame:
 Et tout ainsi qu'on voit l'ardente flamme
 Tirer en l'air, ainsi toujours il tire
 A la hautesse à laquelle il aspire.
 Si m'estoit il auis entierement,
 Quand je fus prins d'amour premierement,
 Que mon esprit se'estoit soumis en place
 Du tout conforme à ma qualité basse:
 Car si petite experience avoit
 Ce mien esprit, qu'à cela que l'œil voit,

Et qu'au dehors il contemple & regarde,
 Tant seulement alors je prenois garde:
 Le mirreſtois à la façon modeſte,
 A la douceur, à l'humble & ſimple geſte,
 Qui ne monroit rien de hauteur en ſoy.
 Mais Dieu d'amour, meilleur luy que moy,
 Et qui voit bien (quoy qu'auenſe on le face)
 Plus que ne montre une apparente face,
 Vid au dedens, ſous l'ombre de ſimpleſſe,
 Une vertu, une haute nobleſſe,
 Une prudence, un ſens incomparable,
 Un cœur entier, un eſprit adorable,
 Une excellence, & un divin ſavoir,
 Brief ſil y vid plus qu'on ne ſauroit voir
 En choſe humaine : & lors de ſa peinture,
 Suivant l'inſtinct de ſa propre nature,
 Mon cœur nauré, & de ſa flamme eſpris,
 Fit deſirer choſe de ſi haut pris,
 Et diuertir ma penſee obſtinee,
 Ainſi l'auoit conclu ma deſtinee.

O donq Amour, de tous autres le Dieu,
 Graces te rends, de ce qu'en ſi bon lieu
 Tu m'as ſubmis, & que ſi gentille ame
 Ard comme moy de ta uſuelle flamme.

Et vous, qui tant auoz mauvais vouloir,
 Ne vueillez plus de mon bien vous Jouir:
 Car ſoyez ſeurs (la choſe eſt bien aperte)
 Que ce vous eſt de peine & de temps perte:
 Et celui Dieu qui m'a fait ſi heureux,
 Ne permettra voz deſirs rigoureux
 Sortir eſſet : car de vous il ſe moque,
 Puis qu'il ha fait notre amour reciproque.

Biblis, amoureuxse de son frere Caurus,
 prins du neuvieme liure des
 Metamorphoses d'Ouide.

*Une fille eut le grand fleuve Meandre,
 Qui fait ses eaux retourner & esandre
 Par diuers tours, en sa riuë tournée,
 Qu'on apela la nymphe Cynee:
 Nymphe jadis de taille bien esquise,
 Laquelle fut par Miletus requise
 De son amour, & tant fut enhortee
 Que fils & fille elle eut d'une portee,
 Apres les jours de porter accomplis,
 Le fils Caurus, & la fille Biblis.*

*Biblis exemple aux filles pour donner
 Que son amour ne faut abandonner
 Qu'en lieu permis. Biblis la malheureuse,
 Estant par trop de son frere amoureuxse,
 Non comme seur au sien frere aimer doit
 Elle l'ayma: mais elle n'entendoit
 Le feu secret à ce commencement,
 Et ne pensoit pecher encommencant
 De bien souuent le baiser, & esandre
 Ses bras autour de son col blanc & tendre.
 Ainsi estoit sous une ombre conuoite
 D'amitié juste, en son erreur decouite,
 Peu à peu croit le feu, petit d'entree,
 Pour voir son frere elle vient accortee
 De beaux habits, & desire estre belle
 Plus que nulle autre, & qu'il n'y ait fors qu'elle
 De geste graue, & de riches vétements:
 Et s'il y ha quelque une d'importance*

1000
10

4.10.54
2.

10

100-100

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

MAY 25 1970



a39003 009600189b

